

COLLECTION L'ESPACE CRITIQUE
DIRIGÉE PAR PAUL VIRILIO

La bombe informatique

DU MÊME AUTEUR

Aux Éditions Galilée

- VITESSE ET POLITIQUE, 1977.
DÉFENSE POPULAIRE ET LUTTES ÉCOLOGIQUES, 1978.
L'HORIZON NÉGATIF, 1984.
LA MACHINE DE VISION, 1988, 2^e édition, 1994.
ESTHÉTIQUE DE LA DISPARITION, 1989.
L'ÉCRAN DU DÉSERT, 1991.
L'INSÉCURITÉ DU TERRITOIRE, 1993.
L'ART DU MOTEUR, 1993.
LA VITESSE DE LIBÉRATION, 1995.
UN PAYSAGE D'ÉVÉNEMENTS, 1996.
LA BOMBE INFORMATIQUE, 1998.

Chez d'autres éditeurs

- BUNKER ARCHÉOLOGIE, éditions du CCI, 1^{re} édition, 1975,
éditions Demi-Cercle, 2^e édition, 1991.
L'ESPACE CRITIQUE, éditions Christian Bourgois, 1984.
LOGISTIQUE DE LA PERCEPTION – GUERRE ET CINÉMA I,
éditions de l'Étoile, *Cahiers du cinéma*, 1984, 2^e édition, 1990.
L'INERTIE POLAIRE, éditions Christian Bourgois, 1990.
CYBERMONDE, LA POLITIQUE DU PIRE, éditions Textuel, 1996.

Paul Virilio

La bombe
informatique

Galilée

© 1998, ÉDITIONS GALILÉE, 9, rue Linné, 75005 Paris.

En application de la loi du 11 mars 1957, il est interdit de reproduire intégralement ou partiellement le présent ouvrage sans autorisation de l'éditeur ou du Centre français d'exploitation du droit de copie (CFC), 3, rue Hautefeuille, 75006 Paris.

ISBN 2-7186-0507-3 ISSN 0335-3095

Personne ne sait ce qui sera « réel » pour les hommes
à l'issue des guerres qui commencent maintenant.

WERNER HEISENBERG.

rtaines de ces chroniques sont parues entre 1996 et 1998 dans
is journaux, le *Frankfurter Rundschau*, le *Tages Anzeiger* à
rich et *Der Standard* à Vienne.

Civilisation ou militarisation de la science ?

Si la vérité est ce qui est vérifiable, la vérité de la science contemporaine est moins l'ampleur d'un progrès que celle des catastrophes techniques qu'elle provoque.

Entraînée pendant près d'un demi-siècle dans la course aux armements de l'ère de la dissuasion entre l'Est et l'Ouest, la science a évolué dans l'unique perspective de la recherche de *performances limites*, au détriment de la découverte d'une vérité cohérente et utile à l'humanité.

Devenue progressivement TECHNO-SCIENCE, produit de la confusion fatale de *l'instrument opératoire* et de la *recherche exploratoire*, la science moderne a échappé à ses fondements philosophiques et s'est dévoyée, sans que nul ne s'en offusque, à l'exception de quelques responsables écologiques ou religieux¹.

De fait, si « l'expérience de la pensée » est bien à l'origine des sciences expérimentales, comment ne pas remarquer aujourd'hui le déclin de cette procédure mentale et *analogique*, au bénéfice de procédures ins-

1. À la fin de la décennie 80, le pape Jean-Paul II dénonçait déjà la militarisation de la science et sa culture de mort.

umentales et *numériques* susceptibles, dit-on, de stimuler le savoir ?

Réalité *opératoire* de l'instrument technique, vérité *ésolutoire* de la pensée scientifique, deux aspects fondamentalement distincts de la connaissance qui viennent cependant de fusionner, sans que quiconque paraisse s'en alerter.

Moins attachée à la « vérité » comme jadis, qu'à l'efficacité » immédiate, la science dérive désormais vers son déclin, sa déchéance civique... Phénomène banique dissimulé par le succès de ses engins, de ses outils, la science contemporaine se perd dans l'excès même de ses soi-disant progrès. Un peu comme l'offensive stratégique s'épuise dans l'étendue de ses conquêtes tactiques, la technoscience ruine progressivement les ressources savantes de toute connaissance.

À l'instar d'un sport olympique où les produits dopants et autres anabolisants ruinent le sens de l'effort des athlètes par l'abus de la pharmacopée, la *science de l'extrême* s'écarte de sa patiente recherche de la réalité pour participer d'un phénomène de virtualisation généralisée.

Après avoir été entraînée malgré elle dans la course à la mort planétaire de « l'équilibre de la terreur », la science « post-moderne » s'engage désormais dans un nouveau type de compétition tout aussi délirant : *une course aux performances-limites dans les domaines de la robotique ou du génie génétique* qui entraîne à son tour les différents savoirs dans la voie d'un « extrémisme post-scientifique » qui les exile de toute raison.

Domaine de rigueur nourri d'aventures intellectuelles, la science s'enlise aujourd'hui dans un aventu-

risme technologique qui la dénature. « Science de l'excès », de l'outrance, science-limite ou limite de la science ?

Chacun le sait, si ce qui est excessif est insignifiant, « une science sans conscience n'est que ruine de l'âme » et une technoscience sans conscience de sa fin prochaine n'est jamais qu'un sport qui s'ignore !

« Sports de l'extrême », ceux où l'on risque volontairement la mort, sous prétexte d'atteindre une performance-record.

« Science de l'extrême », celle qui prend le risque incalculable de la disparition de toute science. Phénomène tragique d'une connaissance devenue soudain CYBERNÉTIQUE, cette technoscience devient alors, en tant que technoculture de masse, l'agent non plus de l'accélération de l'Histoire comme naguère, mais celui du vertige de *l'accélération de la réalité*, et ceci, au détriment de toute vraisemblance !

Quelques siècles seulement après avoir été, avec Copernic et Galilée, *science de l'apparition* d'une vérité relative, la recherche technoscientifique redevient désormais une *science de la disparition* de cette même vérité, avec l'avènement d'un savoir moins encyclopédique que cybernétique qui dénie toute réalité objective.

Ainsi, après avoir largement contribué à accélérer les divers moyens de représentation du monde, avec l'optique, l'électro-optique et jusqu'à la récente mise en œuvre de l'espace de la réalité virtuelle, les sciences contemporaines s'engagent a contrario dans l'éclipse du réel, l'esthétique de la disparition scientifique.

Science de la vraisemblance encore attachée à la

découverte d'une vérité relative ? Ou *science de l'in-vraisemblance*, engagée aujourd'hui dans la recherche et le développement d'une réalité virtuelle augmentée ? Telle est bien l'alternative proposée.

En fait, le seul horizon scientifique, c'est l'authenticité, la rigueur expérimentale des chercheurs et l'on sait, hélas, les abus médiatiques entourant certaines « découvertes », le caractère publicitaire du lancement prématuré des résultats de telle ou telle expérience, alors qu'il ne s'agit guère plus que d'une procédure de conditionnement de l'opinion publique par une science extrémiste, moins préoccupée de la vérité que de l'effet d'annonce d'une trouvaille et non plus, comme hier, d'une authentique découverte utile au bien commun.

Pour illustrer ces propos désabusés, il semble utile de dénoncer la confusion soigneusement entretenue entre le *savant* et le *champion*, l'aventurier qui se porte avec violence à l'extrémité de ses limites *physiques* et l'homme de laboratoire qui s'aventure, à son tour, jusqu'aux limites *éthiques* celles-là, celui qui éprouve l'exaltation de jouer, plus que sa propre mort, celle du genre humain !

Examinons par exemple l'affaire *Bob Dent-Philip Nitschke*. Le jeudi 26 septembre 1996, Bob Dent, un sexagénaire atteint d'un cancer, fut le premier au monde à mettre en pratique une loi australienne en vigueur depuis le 1^{er} juillet de la même année : le TERMINAL ACT.

Relié à un ordinateur qui gérait son système de perfusion sanguine, Dent a dit oui une première fois à la

machine mise au point par son médecin traitant, le docteur Nitschke.

Au bout d'un délai légal de neuf jours, il a cliqué oui une seconde fois. La question était alors : « *Si vous tapez oui, une injection mortelle vous sera administrée dans les trente secondes et vous mourrez* ».

À partir de l'ensemble de ces faits – *neuf mois* pour naître sans choisir, *neuf jours* pour mourir volontairement et *trente secondes* pour changer d'avis – se pose la question de la limite de la science, d'une science qui s'apparente à la disparition thérapeutique. Science de la disparition programmée ou *suicide assisté par ordinateur* ?

Il y aurait beaucoup à dire sur ce « décès décisif » où la participation du médecin se limite à la mise au point d'une *machine-transfert* de sa propre responsabilité, l'euthanasie active s'avancant masquée derrière une procédure cybernétique de mort subite...

Exemple clinique de la nouvelle virtualisation de l'action, où la *téléaction électronique* efface, avec la responsabilité du savant, la culpabilité du patient.

Innocent du crime d'euthanasie active et pas plus responsable qu'un marchand d'armes de poing, Philip Nitschke a su tirer profit, non seulement de l'ambiguïté du *Terminal Act* si bien nommé, mais surtout du nihilisme de l'ère cybernétique qui s'annonce.

À la manière d'un Kasparov, champion du monde d'échecs, disputant une partie avec un ordinateur spécialement conçu pour le battre, Philip Nitschke vient d'inaugurer un nouveau couple fatal.

N'oublions pas cependant que ce qui s'est joué entre le docteur et son « patient » impatient d'en finir avec

la vie, s'est déjà joué à l'époque de l'équilibre de la terreur programmée, avec le système de « destruction mutuelle assurée » (MAD) entre l'Est et l'Ouest, et la mise au point – interrompue par l'implosion de l'Union soviétique – d'une véritable *doomsday machine* susceptible de décider de l'euthanasie passive de l'humanité, en déclenchant automatiquement l'apocalypse nucléaire.

Totalité ou globalité ? Comment ne pas se poser la question de savoir ce que recouvre, aujourd'hui, le terme sans cesse répété de MONDIALISATION ? S'agit-il d'un mot destiné à renouveler celui d'INTERNATIONALISME trop marqué par le communisme, ou comme on le prétend souvent, d'une référence au capitalisme du marché unique ?

Dans l'un comme dans l'autre cas, on est loin du compte. Après « la fin de l'Histoire » prématurément annoncée par Francis Fukuyama¹ il y a quelques années, ce qui se révèle ici, c'est l'amorce de « la fin de l'espace » d'une petite planète en suspension dans l'éther électronique de nos modernes moyens de télécommunication.

En effet, ne l'oublions plus, *l'achèvement est une limite* (Aristote) et l'accomplissement parfait, une conclusion définitive.

Le temps du monde fini s'achève et à défaut d'être astronome ou géophysicien nous ne comprendrons rien à la soudaine « mondialisation de l'Histoire » sans faire retour à la physique et à la réalité du moment.

Prétendre, comme c'est désormais le cas, que le

1. *La Fin de l'histoire*, Flammarion, 1992.

terme de MONDIALISME illustre le succès de la libre entreprise sur le collectivisme totalitaire, c'est ne rien comprendre à l'actuelle perte des distances de temps et à l'incessant *feed-back*, au télescopage des activités industrielle ou post-industrielle.

Comment imaginer la mutation informationnelle si nous en restons à une approche idéologique, alors qu'il faudrait justement relancer de toute urgence une approche géostratégique pour découvrir l'ampleur du phénomène en cours ? Et ceci, *pour revenir à la Terre*, non au sens du vieux sol nourricier, mais bien à celui de l'astre céleste et unique que nous occupons... Revenir au monde, *à ses dimensions* et à leur perte prochaine dans l'accélération, non plus de l'Histoire (qui vient de perdre, avec le temps local, sa base concrète) mais à l'accélération de la réalité elle-même, avec l'importance nouvelle de ce temps mondial dont l'instantanéité efface définitivement la réalité des distances ; de ces intervalles géographiques qui organisaient hier encore la politique des nations et leurs coalitions, et dont la « guerre froide » avait manifesté l'importance, à l'époque de la politique des blocs Est/Ouest.

« Physique » et « métaphysique » sont, depuis le vieil Aristote, deux termes philosophiquement entendus et compris, mais que dire de *géophysique* et de *métagéophysique* ? Le doute subsiste sur le sens de ce dernier mot, alors même que la réalité des faits ne cesse d'illustrer la perte du fondement géographique des continents, au bénéfice de ces *télé-continents* d'une communication mondiale devenue quasi instantanée...

Après l'importance politique extrême prise par la géophysique du globe sur l'histoire de sociétés qui

étaient moins séparées par leurs frontières nationales que par les délais et les distances de la communication, vient de se révéler depuis peu l'importance transpolitique de cette sorte de *métagéophysique* que représente pour nous l'INTERACTIVITÉ cybernétique du monde contemporain de cette fin de siècle.

Puisque toute présence n'est présence qu'à distance, la TÉLÉPRÉSENCE de l'ère de la mondialisation des échanges ne saurait s'installer que dans l'écartement le plus vaste qui soit. Écartement qui s'étend désormais aux antipodes du globe, d'une rive à l'autre de la réalité présente, mais d'une réalité métagéophysique qui ajuste étroitement les télécontinents d'une *réalité virtuelle* qui accapare l'essentiel de l'activité économique des nations, et, a contrario, désintègre des cultures précisément situées dans l'espace de la physique du globe.

À défaut d'une « fin de l'Histoire », c'est donc à celle de la géographie que nous assistons. Là où les anciennes distances de temps produisaient, jusqu'à la révolution des transports du siècle dernier, l'éloignement propice des diverses sociétés, à l'ère de la révolution des transmissions qui est en cours l'incessant *feed-back* des activités humaines engendre l'invisible menace d'un accident de cette interactivité généralisée, dont le krach boursier pourrait être le symptôme.

Une anecdote particulièrement significative illustrera ce propos : depuis peu, ou plutôt, depuis le début de la décennie 90, le Pentagone considère que *la géostratégie retourne le globe comme un gant!*

En effet, pour les responsables militaires américains, le GLOBAL *c'est l'intérieur* d'un monde fini dont la finitude même pose des problèmes logistiques nombreux.

Et le LOCAL *c'est l'extérieur*, la périphérie, pour ne pas dire la grande banlieue du monde !

Ainsi, pour l'état-major des États-Unis, les pépins ne sont plus à l'intérieur des pommes, ni les quartiers au centre de l'orange : *l'écorce est retournée*. L'extérieur, ce n'est plus seulement la peau, la surface de la terre, c'est tout ce qui est *in situ*, précisément localisé, ici ou là.

La voilà bien la grande mutation GLOBALITAIRE, celle qui extravertit la localité – toute localité – et qui déporte non plus des personnes, des populations entières comme hier, mais *leur lieu de vie et de subsistance économique*. Délocalisation globale qui affecte la nature même de l'identité, non plus seulement « nationale » mais « sociale », remettant en cause, non pas tant l'État-nation que la ville, la géopolitique des nations.

« Pour la première fois, déclarait le président Clinton, il n'y a plus de différence entre la politique intérieure et la politique étrangère. » Plus de distinction entre le « dehors » et le « dedans » certes, à l'exception toutefois du retournement topologique opéré précédemment par le Pentagone et le département d'État !

En fait, cette phrase historique du président américain introduit la dimension MÉTAPOLITIQUE d'un pouvoir devenu global, et accrédite la venue d'une politique intérieure qui serait traitée comme l'était naguère la politique extérieure.

La ville réelle, localement située et qui donnait jusqu'à son nom à la politique des nations, cède le pas à la *ville virtuelle*, cette MÉTACITÉ déterritorialisée qui deviendrait ainsi le siège de cette *métropolitique* dont

le caractère totalitaire, ou plutôt globalitaire, n'échappera à personne.

Nous avons sans doute oublié qu'à côté de la richesse et de son accumulation il y a la vitesse et sa concentration, sans lesquelles la centralisation des pouvoirs qui se sont succédé au cours de l'histoire n'aurait tout simplement pas eu lieu : pouvoir féodal et monarchique, ou pouvoir de l'État national, pour lesquels l'accélération des transports et des transmissions facilitait le gouvernement des populations dispersées.

Aujourd'hui, avec la nouvelle politique de mondialisation des échanges, la cité revient au premier plan. Forme historique majeure de l'humanité, la métropole concentre la vitalité des nations du globe.

Mais cette CITÉ LOCALE n'est déjà plus qu'un QUARTIER, un arrondissement parmi d'autres, de l'invisible MÉTA-CITÉ MONDIALE dont *le centre est partout et la circonférence nulle part* (Pascal).

Hypercentre virtuel, dont les villes réelles ne sont jamais que la périphérie, ce phénomène accentuant encore, avec la désertification de l'espace rural, le déclin des villes moyennes, incapables de résister longtemps à l'attraction de métropoles disposant de l'intégralité des équipements de télécommunication ainsi que de liaisons terrestres ou aériennes à grande vitesse. Phénomène *métropolitique* d'une hyper-concentration humaine catastrophique, qui vient à supprimer progressivement l'urgence d'une véritable *géopolitique* de populations autrefois harmonieusement réparties sur l'ensemble de leurs territoires.

Pour illustrer les conséquences récentes des télécommunications domestiques sur la politique municipale,

une dernière anecdote : depuis la soudaine prolifération des téléphones portables, la police du district de Los Angeles s'est trouvée devant un nouveau type de difficulté. Alors que jusqu'à présent les divers trafics de drogue se trouvaient précisément situés dans quelques quartiers aisément contrôlables par les brigades de la lutte antinarcotique, ces dernières se trouvèrent fort dépourvues devant le caractère aléatoire et foncièrement délocalisé de la rencontre de dealers et de consommateurs disposant de liaisons téléphoniques portatives, pour se retrouver ici ou là, quelque part, n'importe où...

Un même phénomène technique qui facilite à la fois la *concentration* métropolitaine et la *dispersion* des risques majeurs, il fallait y songer pour promouvoir, demain et en tout cas très bientôt, un contrôle cybernétique approprié aux réseaux domestiques... d'où la fuite en avant d'Internet, réseau militaire récemment *civilisé*...

Plus les distances de temps s'abolissent et plus l'image de l'espace se dilate : « *On dirait qu'une explosion a eu lieu sur toute la planète. Le moindre recoin se trouve tiré de l'ombre par une lumière crue* », écrivait Ernst Jünger, à propos de cette illumination qui éclaire la réalité du monde.

La venue du *live*, du « direct », provoquée par la mise en œuvre de la vitesse-limite des ondes, transforme l'ancienne « télé-vision » en une GRANDE OPTIQUE PLANÉTAIRE.

Avec CNN et ses divers avatars, la télévision domestique cède la place à la TÉLÉSURVEILLANCE.

Phénomène sécuritaire de contrôle médiatique de la vie des nations, cette soudaine FOCALISATION annonce l'aube d'une journée particulière échappant totalement à l'alternance diurne/nocturne qui avait jusqu'ici structuré l'histoire.

Avec ce FAUX JOUR, produit par l'illumination des télécommunications, se lève un soleil d'artifice, un éclairage de secours qui inaugure un temps nouveau : TEMPS MONDIAL où la simultanéité des actions devrait bientôt l'emporter sur leur successivité.

La CONTINUITÉ VISUELLE (audiovisuelle) remplaçant progressivement la perte d'importance de la CONTIGUÏTÉ TERRITORIALE des nations, les frontières politiques allaient elles-mêmes se déplacer de l'espace réel de la géopolitique au temps réel de la chronopolitique de la transmission de l'image et du son. Deux aspects complémentaires de la MONDIALISATION sont donc à prendre en compte aujourd'hui : d'une part, l'extrême réduction des distances résultant de la COMPRESSION TEMPORELLE des transports comme des transmissions ; d'autre part, la généralisation en cours de la TÉLÉSURVEILLANCE. Vision nouvelle d'un monde constamment « téléprésent », 24 heures sur 24 et 7 jours sur 7, grâce à l'artifice de cette « optique transhorizon » qui donne à voir ce qui était naguère hors de vue.

« *Toute image a un destin de grandissement* », déclarait Gaston Bachelard. Ce destin des images, c'est la science, la technoscience de l'optique qui l'assume.

Hier, avec le télescope et le microscope. Demain,

avec cette télésurveillance domestique qui surpassera les dimensions proprement militaires de ce phénomène.

En effet, l'épuisement de l'importance politique de l'étendue, issue de la pollution inaperçue de la GRANDEUR NATURE du globe terrestre par l'accélération, exige l'invention d'une GRANDE OPTIQUE DE SUBSTITUTION.

Optique active (ondulatoire) qui vient à renouveler de fond en comble l'usage de *l'optique passive* (géométrique) de l'ère de la lunette de Galilée. Et ceci comme si la perte de la ligne d'horizon de la perspective géographique nécessitait impérativement la mise en œuvre d'un HORIZON DE SUBSTITUTION. « Horizon artificiel » d'un écran ou d'un moniteur, susceptibles d'afficher en permanence la prépondérance nouvelle de la perspective médiatique sur celle immédiate de l'espace.

Le RELIEF de l'évènement « téléprésent » prenant dès lors le pas sur les trois dimensions du volume des objets ou des lieux, ici présents...

On comprend mieux ainsi la soudaine multiplication des « grands luminaires », des satellites d'observation météorologique ou militaire. La mise en orbite répétée de satellites de transmission, la généralisation de la vidéosurveillance métropolitaine, ou encore, le développement récent des *live cams* sur le réseau Internet...

Tout ceci contribuant, comme nous l'avons vu, à l'inversion des notions habituelles *d'intérieur* et *d'extérieur*.

Finalement, cette VISUALISATION généralisée est l'aspect marquant de ce que l'on dénomme aujourd'hui : la VIRTUALISATION.

La fameuse « réalité virtuelle » ce n'est donc pas tant

la navigation dans le CYBERESPACE des réseaux, c'est d'abord l'AMPLIFICATION DE L'ÉPAISSEUR OPTIQUE des apparences du monde réel.

Amplification qui tente de compenser la contraction tellurique des distances provoquée par la compression temporelle des télécommunications instantanées. Dans un monde où la téléprésence obligée submerge la présence immédiate des uns et des autres (dans le travail, le commerce...), la télévision ne peut plus être ce qu'elle était depuis un demi-siècle : un lieu de divertissement ou de promotion culturelle ; elle doit d'abord DONNER LE JOUR au temps mondial des échanges, à cette vision virtuelle qui supplante celle du monde réel qui nous entoure.

LA GRANDE OPTIQUE TRANSHORIZON est donc le lieu de toute virtualisation (stratégique, économique, politique...). Sans elle, le développement du GLOBALITARISME qui s'apprête à renouveler les TOTALITARISMES du passé serait inefficace.

Pour donner du relief, de l'épaisseur optique à la mondialisation qui s'annonce, il faut, non seulement se brancher sur les réseaux cybernétiques, mais surtout dédoubler la réalité du monde.

À l'instar de la *stéréoscopie* et de la *stéréophonie* qui distinguent la gauche de la droite, les graves des aigus, pour faciliter la perception d'un relief audiovisuel, il faut à tout prix réaliser aujourd'hui la rupture de la réalité première en élaborant une *stéréo-réalité* composée, d'une part, de *la réalité actuelle* des apparences immédiates et, d'autre part, de *la réalité virtuelle* des trans-apparences médiatiques.

C'est seulement lorsque ce nouvel « effet de réel » se

trouvera popularisé et banalisé que l'on pourra effectivement parler de MONDIALISATION.

Parvenir enfin à « mettre en lumière » un monde surexposé et sans angles morts, sans « zones d'ombre » – à l'exemple de la micro-vidéo qui remplace à la fois les phares de recul et les rétroviseurs des automobiles –, voilà bien l'objectif des techniques de la VISION SYNTHÉTIQUE.

Puisque *toute image vaut mieux qu'un long discours*, le dessein des multimédias est de muter notre vieille télévision en une sorte de TÉLESCOPE DOMESTIQUE pour voir, prévoir le monde qui vient, à l'exemple de ce qui déjà s'opère pour la météorologie.

Faire de l'écran de l'ordinateur l'ultime fenêtre, mais une fenêtre qui permettrait moins de recevoir des données que d'apercevoir l'horizon de la mondialisation, l'espace de sa virtualisation accélérée...

Prenons maintenant un exemple pratique largement mésestimé : celui des *live cameras*, ces capteurs-vidéo installés un peu partout dans le monde et accessibles uniquement sur Internet.

Apparemment anecdotique et futile, le phénomène se répand cependant dans toutes les régions de pays de plus en plus nombreux : de la baie de San Francisco au mur des Lamentations à Jérusalem, en passant par l'intérieur des bureaux ou des appartements de quelques exhibitionnistes, la caméra permet de découvrir EN TEMPS RÉEL ce qui se produit à l'autre bout du globe, à l'instant même.

Ici, l'ordinateur n'est plus seulement une machine à consulter de l'information, mais une *machine de vision*

automatique, opérant dans l'espace d'une réalité géographique intégralement virtualisée.

Certains adeptes d'Internet n'hésitent même plus à *vivre en direct*. Internés dans les circuits fermés du WEB, ils offrent leur intimité à l'attention de tous.

Figures d'un VOYEURISME UNIVERSEL, cette introspection collectiviste est appelée à s'étendre à la vitesse du marché unique de la publicité universelle qui s'annonce.

Simple *réclame* d'un produit au XIX^e siècle, *publicité* industrielle suscitant des désirs au XX^e, cette dernière s'apprête à devenir au XXI^e siècle pure *communication*, exigeant par là même le déploiement d'un espace publicitaire aux dimensions de l'horizon de visibilité du globe.

Ne se satisfaisant nullement de l'affichage classique ni des coupures de programmes télévisuels ou radio-phoniques, la publicité globale exige encore d'imposer son « environnement » à la contemplation d'une foule de téléspectateurs devenus, entre-temps, téléacteurs et téléacheteurs.

Toujours sur Internet, certaines cités oubliées des touristes vantent les mérites de leur contrée. Des hôtels alpestres montrent la beauté de leurs panoramas, des artistes du LAND ART s'apprêtent à équiper leurs œuvres de multiples caméras WEB. On peut aussi voyager par substitution, faire le tour de l'Amérique, visiter Hong Kong et même une station antarctique dans sa nuit polaire...

Malgré sa faible qualité optique, le « direct » est devenu un instrument de promotion qui dirige le

regard de tout un chacun vers des points de vue privilégiés.

RIEN N'ARRIVE, TOUT SE PASSÉ. L'optique électronique devient le « moteur de recherche » d'une prévision aujourd'hui mondialisée.

Si, jadis, avec la « longue-vue », il s'agissait seulement d'observer par-delà la ligne d'horizon ce qui surgissait d'inattendu, actuellement il s'agit d'apercevoir ce qui se passe aux antipodes, sur la face cachée de la planète. Ainsi, sans l'assistance de « l'horizon artificiel » du multimédia, pas de navigation possible dans l'éther électronique de la mondialisation.

MEMBRE FANTÔME, la Terre ne s'étend plus à *perte de vue*, elle se donne à voir sous toutes ses faces dans l'étrange lucarne. La soudaine multiplication des « points de vue » n'est donc que l'effet d'annonce de la toute dernière globalisation : celle du regard, de l'œil unique du CYCLOPE qui gouverne la caverne, cette « boîte noire » qui dissimule de plus en plus mal le grand soir de l'Histoire, une Histoire victime du syndrome de l'accomplissement total.

Le 20 janvier 1997, Bill Clinton l'avait réaffirmé dans son discours d'investiture : « *Le siècle passé a été américain, le siècle prochain devra l'être plus encore* – les États-Unis prenant la tête de tout un monde de démocraties »... Pourtant, dans la même allocution, le président évoquait aussi un modèle américain délabré, une démocratie éclatée et en ruine, allant, si on n'y prenait garde, vers une catastrophe politique majeure.

Alors, américanisation du monde ou extension des désordres d'un pseudo-tiers-mondisme devenant planétaire ? Et d'abord, qu'est-ce qu'un siècle américain, et même, qu'est-ce que l'Amérique ?

À cette dernière question, Ray D. Bradbury aimait répondre : « L'Amérique c'est Rembrandt et Walt Disney. » Pourtant, quand Bill Gates (l'homme du « *get wired* ») voulut récemment dépenser ses petites économies, il n'acheta pas un Rembrandt mais le manuscrit du *Codex Leicester* de Léonard de Vinci... Peut-être parce que, finalement, les États-Unis sont plus italiens qu'hollandais, allemands, russes, hispanos ou même WASP. Que comme chacun sait, l'Amérique a été inventée vers la fin du Quattrocento, par le navigateur florentin Amerigo Vespucci et le Génois Christophe Colomb, tandis que d'autres Italiens, tel le Génois

Leon Battista Alberti, initiaient l'Occident à la *vision perspective*.

Alors, *the ever changing skyline* de l'historique ruée vers l'Ouest américain, c'est la ligne d'horizon, le *point de fuite* de la renaissance italienne et cela au sens le plus strict du mot *perspectiva*, littéralement *voir au travers*. Le véritable héros de l'utopie américaine, ce n'est ni le cow-boy ni le soldat, c'est le pionnier, le *pathfinder*, *celui qui porte son corps là où s'est posé son regard*¹.

Avant de dévorer l'espace « avec une voracité unique dans l'histoire des migrations humaines », le pionnier le dévore déjà des yeux – en Amérique, *tout commence et tout finit par la convoitise du regard*.

L'historien Frederick J. Turner écrivait en 1894 : « Le développement américain a été un perpétuel recommencement par le continuel renversement de la frontière. Cette renaissance perpétuelle, cette fluidité de la vie américaine, fournissent les forces dominantes du caractère américain [...] *La frontière est la ligne de la plus grande rapidité d'une effective américanisation* [...] Le désert est le maître de la colonie. »

Encore aujourd'hui, nous autres vieux continentaux européens, imaginons difficilement un État *en paix* qui refuserait toute valeur stratégique constante à sa localisation géographique, une nation qui ne serait qu'une série de trajectoires virtuelles, filant à toute allure vers un horizon dépeuplé.

Dès l'origine, les dimensions de l'État américain

1. L'expression est de Gaston Rébuffat, l'un des inventeurs de « l'escalade artificielle ».

sont instables parce qu'elles sont plus astronomiques que politiques : c'est parce que la Terre est ronde que la flottille européenne découvre le Nouveau Monde sur le trajet qui mène par l'ouest au Japon et en Chine.

C'est encore à cause de la rotondité planétaire que l'*ever changing skyline* des pionniers ne peut jamais être atteint, qu'il se dérobe et recule sans cesse à mesure que l'on avance vers lui... Qu'il n'est qu'un leurre, une illusion d'optique évanescence, une *trans-apparence* plus qu'une apparence.

Nulle part et partout, ici et ailleurs, ni dedans ni dehors : les États-Unis c'est quelque chose qui jusque-là n'avait pas de nom, un au-delà de l'antique colonie, une nation off shore. Sans rapport réel avec l'ancienne diaspora ou la migration du vieux nomade qui tout en avançant rapidement dans la steppe se retournait souvent pour connaître la physionomie de son retour, l'Amérique, c'est le pays du non-retour et de l'aller-simple – le funeste amalgame d'une course sans fin avec les idées de liberté, de progrès et de modernité.

En conclusion de sa célèbre analyse, Turner était pourtant forcé de le constater : « Cinq cents ans après la découverte de l'Amérique, la limite à l'Ouest est atteinte et nous sommes en train d'aller vers la fin de la première période de notre histoire. »

La mise en perspective futuriste de l'histoire des États-Unis semblait s'achever, stoppée à la limite du continent, devant l'horizon du Pacifique.

À la veille de ce *siècle américain* dont parlait Bill Clinton dans son discours d'investiture, les États-Unis restaient donc sur leur faim – faim non pas tant de territoires que de trajectoires, pour déployer leur bou-

limie de mouvement, continuer de faire mouvement pour continuer d'être américain !

L'autre jour, on demandait à Francis Ford Coppola pourquoi le mauvais cinéma américain continuait, malgré tout, à faire rêver des gens dans le monde entier. « Ce ne sont pas les films qui font rêver, c'est l'Amérique devenue une sorte de gros Hollywood », rétorqua le metteur en scène italo-américain.

Il y a comme ça des films dans lesquels on est tenté d'entrer parce qu'on croit qu'ils sont en trois dimensions...

Déjà, les frères Lumière, en envoyant des cinéastes-reporters aux quatre coins de la planète, avaient montré dès la fin du XIX^e siècle, que le cinématographe était un substitut de la vision humaine qui se jouait non seulement du TEMPS (grâce à l'illusion de la persistance rétinienne), mais encore des distances et des dimensions de l'ESPACE réel. Le cinéma c'était, de fait, une ÉNERGIE NOUVELLE capable de véhiculer votre regard, même si vous ne bougiez pas.

« Il faut d'abord parler aux yeux ! », disait Bonaparte. On imagine le parti que l'Amérique de la *perspectiva* – pour laquelle « le stationnement c'est la mort » – pourra tirer de cette technique du *faux-mouvement*, au moment même où l'*ever changing skyline* qui était le moteur de sa pseudo-démocratie, vient justement de tomber en panne...

Le président William McKinley l'avait déclaré au début de son mandat : « Le peuple américain ne veut pas revenir en arrière ! »

La solution s'imposera d'elle-même – mensonge pour

mensonge, illusion pour illusion, moteur pour moteur, pourquoi donc pas ?

Puisqu'il n'y a plus d'horizon vers lequel se précipiter, on en inventera de faux, des *horizons de substitution*.

Le peuple américain sera satisfait, il ne retournera pas en arrière, il continuera à faire mouvement vers l'au-delà.

« Si l'Amérique m'a élu, c'est qu'elle accepte de devenir une nation industrielle », déclarait encore McKinley.

La « seconde partie de l'histoire américaine » ne commence pas seulement à l'Est du continent – dans les usines mécaniques de Detroit où le travail à la chaîne devient opérationnel chez Ford, vers 1914 – mais aussi à l'ouest, quand un certain monsieur Wilcox fait enregistrer en 1903, dans l'État de Californie, un lotissement de 700 habitants que madame Wilcox baptise aussitôt HOLLYWOOD, parce que, dit-elle, « le houx ça porte bonheur ».

Ce sera donc dans ce lointain faubourg de Los Angeles, que la nation américaine poursuivra « par d'autres moyens » sa course sans fin, son voyage sans retour : westerns, *trail-movies*, *road-movies*, burlesques, films musicaux et jusqu'aux plus récentes productions comme la série des SPEED, tout un cinéma de l'accélération, capable de redonner sa plus grande rapidité à une « authentique américanisation ».

Si, à l'époque, le cinéma américain ne peut être nationalisé comme celui des Soviétiques, Hollywood n'en vit pas moins sous haute surveillance politique et idéologique. Depuis Will Hays, le tzar de la censure

des années 20, la presse toute-puissante de William Randolph Hearst, les hauts fonctionnaires de police, les membres influents de l'armée, les ligues civiles et religieuses, etc., en attendant les sinistres années 50, les années noires du maccarthysme.

Quand en 1936, Blaise Cendrars parviendra, non sans peine, à s'introduire dans les studios-forteresses du cinéma industriel américain, il flairera là comme dans le reste du pays, *la mystification* : « Quelle bonne plaisanterie ! écrira-t-il, mais qui veut-on tromper ici, dans cette démocratie, sinon le peuple souverain ? »

Si l'on en croit l'analyse de Turner, parlant de cet « effet de frontière » qui *produit l'individualisme* et de ce « désert américain qui ruine les sociétés complexes et tend à *l'antisocial* au profit des familles » (de groupes survivants ?), le cinéma industriel en multipliant jusqu'à l'overdose ses *faux effets de frontière* devait fatalement engendrer l'effondrement social et le naufrage politique généralisé que nous constatons en cette fin de « siècle américain ».

Ce qui débutait déjà avec le gros Hollywood des années 20, c'était en fait l'ère post-industrielle, la catastrophe de la déréalisation du monde. Alors que pour les dirigeants de l'époque, la course vers l'Ouest n'était plus qu'un vague western, une frontière en trompe-l'œil, les migrants bien réels, abusés par cette illusion d'optique, n'en continuaient pas moins de foncer en masse vers le Pacifique.

Si bien qu'au début des années 30, l'État californien devra s'isoler du reste de l'Union pour ne pas être sub-

mergé par la marée humaine. Il s'entourera de la *blockade*, trois divisions de police surveillant les frontières (devenues intérieures) de l'Orégon, de l'Arizona et du Montana. Sans oublier les rafles monstres et les expulsions brutales de Mexicains « venus manger le pain des chômeurs américains ». On refoule ou on interne sans pitié dans des camps en plein désert, indigents, trimardeurs, hommes de couleur, femmes seules, enfants abandonnés, malades, porteurs de germes... le sanitaire s'amalgamant au social, au racial.

Époque grandiose où, après l'effondrement de Wall Street en 1929, cinquante pour cent de la population américaine vit dans un état voisin de la pauvreté, quarante pour cent se satisfait d'un minimum d'hygiène sanitaire, où l'on compte entre 18 et 28 millions de chômeurs. De toute évidence, les États-Unis connaissent encore l'une de leurs « crises de croissance », mais cette fois, ils sont prêts à entraîner dans le marasme une planète devenue trop petite pour eux.

Ce sera bientôt l'arrivée au gouvernement des technocrates, le New Deal avec Franklin Delano Roosevelt surnommé « le nouveau Moïse » parce qu'il « a sauvé son peuple du désert de la pauvreté »... Avant de l'engager dans une *guerre totale*, en janvier 1943 à Casablanca.

« *Ceux qui n'aiment pas la télévision n'aiment pas l'Amérique!* », prétendait Berlusconi, au cours d'une mémorable campagne électorale à l'italienne. Hier, on aurait pu déjà en dire autant de ceux qui n'aimaient pas le cinéma et aujourd'hui, de ceux qui n'aiment pas

Internet ou les futures autoroutes de l'information, ceux qui ne jugent pas bon d'adhérer *aveuglément* aux délires des métaphysiciens de la technoculture.

« C'est vrai, nous dit l'un de ces gourous de la côte Ouest, nous abandonnerons une partie de la population à son sort en entrant dans le Cyber, mais *la techno est notre destin*, la liberté que les appareils à haute technologie nous donnent, c'est de pouvoir dire oui à leur potentiel. »

La question qui se pose maintenant est justement de savoir si nous avons la liberté de dire NON à ce siècle « encore plus américain » qui s'annonce, NON au discours nihiliste que l'Amérique de la *perspectiva* et de la trans-apparence ne cesse de ressasser depuis six cents ans... « Le Cyber est un nouveau continent, le Cyber est une réalité supplémentaire, le Cyber doit refléter la société des individus, le Cyber est universel, sans responsable et sans tête, etc. ¹ »

En attendant, Bill Gates était tout heureux d'exposer son *Codex* à Paris, au musée du Luxembourg. Parmi les fameuses *futuritions* de Vinci, on trouve une description de la fin du monde par submersion des eaux... des eaux ou des ondes, le vieux maître italien s'est peut-être trompé de peu.

1. Parmi les propos recueillis au Salon du Milia de Cannes 1996-1997 – notamment ceux de John Perry Barlow, président de l'*Electronic Frontier Fondation*.

Après Dolly, la brebis prédestinée, y aura-t-il bientôt des clones humains ? Pourquoi pas, puisque cela peut être fait d'ici la fin du siècle et que dès à présent, des centaines d'hommes et de femmes réclament leur *copie conforme* ou le *duplicata* de l'un de leurs chers disparus, au célèbre docteur Wilmut.

Déjà, on dirait que le clonage humain est en train de devenir pour une part du public contemporain, une opération aussi simple que de se faire tirer le portrait par un photographe au siècle précédent. Ou encore, dès 1895, de payer sa place pour reluquer sur un écran le bébé des frères Lumière enfournant sa bouillie¹.

Débordement de curiosité, convoitise des yeux, dérégulation du regard, le xx^e siècle n'a pas été celui de « l'image » comme on le prétend, mais bien celui de l'optique et surtout de *l'illusion d'optique*.

En effet, dès avant 1914, les impératifs de la propagande (de la publicité), puis pendant la longue période de la guerre froide et de la dissuasion nucléaire,

1. Louis Lumière avait utilisé sa caméra portable – elle pesait à peine plus de cinq kilos et avait été brevetée le 13 février 1895 – comme un photographe amateur, en particulier pour filmer ses proches. Son ambition, affirmait-il, était *de reproduire la vie*.

les nécessités de la sécurité et du renseignement, nous ont progressivement conduits vers un intolérable emballement de l'optique industrielle.

Ce nouvel arsenal optoélectronique qui va indifféremment de la télédétection médicale sondant en temps réel les « reins et les cœurs », à une télésurveillance globale – du coin de la rue à l'ensemble orbital – en attendant, c'est promis, l'émergence du cirque Cyber.

« Le cinéma met un uniforme à l'œil », prétendait Kafka. Que dire alors de cette *dictature* exercée depuis plus d'un demi-siècle par un matériel optique devenu omniscient et omniprésent, qui, à l'exemple de n'importe quel régime totalitaire, nous incite à ne plus nous souvenir que nous sommes des êtres individués.

Si selon les lois actuelles, censées protéger les libertés individuelles, nous sommes, de fait, propriétaires de notre corps mais *aussi de son image*, notre prolifique environnement audiovisuel nous a entraînés depuis longtemps à ne plus vraiment nous préoccuper de ces multiples apparences de nous-mêmes que nous dérobent, détournent, explorent, manipulent à notre insu, des états-majors inconnus – militaires et policiers, mais aussi médicaux, financiers, politiques, industriels, publicitaires, etc. –, qui se disputent dans le secret nos *clones optiques*, nos modernes dépouilles, pour en faire à court terme les acteurs inconscients de leurs mondes virtuels, de leurs jeux nomades.

Science-fiction, socio-fiction, politique-fiction... jeux de rôles, stratégies parallèles, membres encore divergents et épars d'un futur cyberspace où cela va de soi : « Il ne sera nul besoin de s'encombrer d'un corps comme

celui que nous possédons dans l'univers physique. Ce conditionnement à un corps unique et immuable faisant place à la notion de *corps interchangeables*¹ ».

Après la divulgation en mars 1996 de l'affaire de la *vache folle* anglo-saxonne, suivie de près par celles des aliments transgéniques et du clonage animal, la vaste opération de marketing lancée par les multinationales du *food power* risque donc de rencontrer un public sinon averti, du moins déjà converti.

Prêt finalement à admettre que dans les années de crise globale qui s'annoncent et dans un monde physique voué tout entier au joyeux *lust am untergang*, l'évolution de l'espèce humaine puisse dépendre de plus en plus aveuglement des procédés expéditifs de l'expérimentation animale.

C'est ce que laissait depuis longtemps augurer la vivisection – la dissection des êtres vivants – ou plutôt, *condamnés à mourir vivants*, disait Antonin Artaud.

Un vieil ami japonais me confiait récemment : « Ce que je ne pardonne pas aux Américains, c'est que Hiroshima n'était pas un acte de guerre mais une expérience. »

Il est à craindre aujourd'hui qu'après la fin de la dissuasion nucléaire Est/Ouest et l'échec retentissant de l'expérimentation sociale du début du siècle, la guerre économique globale qui s'est abattue sur notre planète

1. Howard Rheingold, *La réalité virtuelle*, Dunod, 1993, p. 205.

ne devienne à son tour expérimentale et surtout bio-expérimentale.

Dolly n'est donc pas une innovation, pas même un événement – elle est un clone dans toute l'acception du terme, un *surgeon (klôn)* au sens strict. Avant d'avoir un avenir, elle a un passé, de « lourds antécédents » comme on dit et c'est cela qui devrait nous inquiéter – ce lourd passé de notre société moins industrielle que militaro-industrielle, où la prospective scientifique et le crime, tous les crimes, se sont trouvés étroitement associés et ont progressé ensemble, s'entraînant l'un l'autre.

Il y a peut-être des guerres justes mais pas d'armées innocentes, a-t-on coutume de dire. Il en va désormais de la science comme de la guerre, il n'y a plus de science vraiment innocente.

Si on a longtemps prétendu qu'il existait quelque part un « tribunal de l'Histoire », c'est que sans doute notre histoire était plutôt malfamée... Maintenant, on est en train de créer au plan international une sorte de *justice expérimentale* chargée de nous rassurer, en gérant tant bien que mal, devant l'opinion, les méfaits et les excès d'une *science expérimentale* devenue elle aussi peu recommandable, de redonner un semblant de conscience à une science appliquée qui a pris des allures de délinquante économique...

En s'appuyant sur les travaux de ces *tribunaux d'exception* d'un nouveau genre composés de bric et de broc, avec des experts scientifiques et techniques, quelques rares personnalités « morales » et, depuis peu, des représentants des grands trusts, on pourrait, n'en doutons pas, justifier bientôt le clonage humain, le rendre légal aux yeux de populations crédules ou avides de profit.

Parmi ces fameux *comités de sages*, il y en a d'ailleurs qui avancent déjà les bienfaits des applications bio-médicales du clonage humain. Mais avec un peu plus d'audace, ces porte-parole de la prospective scientifique ne pourraient-ils pas en faire, d'ici peu, *un outil de réparation* à l'échelle industrielle, ou même préconiser la formation d'un nouveau sous-prolétariat, exploitable en cas de grande catastrophe nucléaire (toujours possible), ou encore de génocide ?

Une telle *réparation* aurait-elle pour autant ce qu'il est encore convenu d'appeler une *valeur éthique* ou même un quelconque rapport avec l'article 1 du vieux serment hippocratique, le *primum non nocere* (premièrement ne pas nuire)... Ou serait-elle finalement autre chose que *la mort tuant la mort*, une cruauté déguisée ?

Au moment même où l'Unesco classe « monuments historiques », les ruines d'Hiroshima et d'Auschwitz (ces deux champs d'expérimentation), nous faudra-t-il admettre, après les horreurs de la guerre, les erreurs et les errements d'une paix douteuse ?

Et peut-on véritablement envisager d'ici peu l'élevage industriel et la commercialisation à outrance de clones humains destinés, comme les animaux, à *mourir vivants* derrière les barbelés de quelque ferme expérimentale, au fin fond d'une zone interdite, parce que là au moins, on ne pourrait ni les voir, ni entendre les cris de ces autres nous-mêmes ?

Ou bien ces procédés sophistiqués ne seront-ils que transitoires, ne paraîtront-ils pas bientôt trop onéreux à leurs investisseurs et n'en reviendrons-nous pas aux vieilles méthodes militaire et carcérale où le soldat (le condamné) cesse justement d'être traité en individu

pour redevenir à la manière clausewitzienne : « une mine faite pour être exploitée comme les autres mines », une *matière dernière*... Ce qui semblerait logique, après la disparition des vieilles armées nationales, au profit, justement, des spécialistes de la nouvelle guerre scientifique.

Pourquoi donc pas ?

En des temps où les Britanniques se redécouvrent une vocation de négriers et affrètent un navire-ponton, une barge avec ses containers pleins d'une marchandise humaine légalement prohibée ; où partout se radicalise le traitement infligé aux populations migrantes, déportés d'un autre âge, dans ce monde post-militaro-industriel où le triomphalisme se fait rare.

Un monde physique qui offre désormais le spectacle d'une armée en déroute, d'une grande débandade, avec ses états-majors de décideurs qui se volatilisent et continuent de donner des ordres irresponsables, des directives que personne ne suit.

Le pseudo-individualisme, l'hédonisme libéral n'étant plus que le « chacun pour soi », le sauve-qui-peut d'un lâcher-tout général où les exactions se multiplient, où les inhibitions explosent...

Table rase, climat rêvé, terre d'élection offerts à une prospective scientifique qui se déclare résolument schizophrène et préconise la virtualisation complète du vivant : « L'humanité étant ce qui reste quand on a enlevé à l'homme tout ce qui se touche et tout ce qui se voit ¹ ».

1. Propos tenus en mars 1997 par un Nobel de médecine et généticien français, membre d'un Comité d'éthique.

Après l'effondrement de l'espérance de toute survie spirituelle, la grande régression du vivant a donc commencé, avec le refus manifeste de notre époque de générer les suivantes, et le renversement absolu de la logique admise de l'évolution des espèces, le maillon le plus accompli (l'homme ?) se replaçant de lui-même non loin de la cellule initiale, là où, paraît-il, étaient apparues les premières lueurs de la vie terrestre...

Avec ce nouveau *sur-conservatisme de la matière vivante*, en dehors des « voies naturelles », qui s'est insidieusement développé dans les cultures, dans les mentalités durant cette période inouïe, ce demi-siècle de dissuasion nucléaire où nous sommes effectivement devenus des otages en sursis, des peuples de morts-vivants.

De la survie virtuelle du cryogénisme à la vogue du cocooning, au mouvement NDE (*Near death experience*) du docteur Moody, à la multiplication des sectes eschatologiques ou pseudo-scientifiques et technologiques... Aux prouesses des greffes virtuelles et des nanomachines, aux biocultures *in vitro* et *in vivo*, appliquant déjà à l'organisme humain l'échange standard des pièces détachées de la mécanique, à l'interchangeabilité de nouveaux êtres transhumains et finalement, au refoulement définitif du mal de vivre, puisque par une possible substitualité des corps clonés, les hommes pourraient encore nourrir *l'espoir de se survivre tout en ayant cessé d'exister...*

Un peu comme sur l'instantané du photogramme

ou sur le film des frères Lumière, ce bébé qui depuis le début du siècle, continue d'enfourner sa bouillie avec le même appétit, bien qu'il soit mort de vieillesse, il y a longtemps.

« Les années de guerre ne semblaient pas être de véritables années. Elles faisaient partie d'un cauchemar durant lequel la réalité était abolie », écrivait hier Agatha Christie.

Aujourd'hui, on se dit qu'il n'y a plus besoin de guerres pour tuer la réalité du monde.

Crashes, déraillements, explosions, désintégrations, pollution, effet de serre, pluies toxiques... Minamata, Tchernobyl, Seveso, etc. En ces temps de dissuasion, nous avons fini, tant bien que mal, par nous accoutumer à notre nouveau cauchemar et, grâce notamment à la *tv live*, la longue agonie de la planète a pris pour nous l'allure familière d'une série de scoops parmi d'autres. Ayant ainsi atteint un haut degré de *sideration soft*, nous nous contentions simplement de marquer les coups, de dénombrer les victimes malchanceuses de nos déboires scientifiques, de nos errements techniques et industriels.

Mais tout cela n'était encore rien et dans le domaine de la déréalisation du monde physique, nous allons rapidement passer à la phase suivante. Jusque-là, nous avons en effet refusé obstinément de nous intéresser à l'ampleur sans comparaison de dégâts plus pervers et d'accidents intimes causés, non plus par les échecs

spectaculaires de nos innovations techniques, mais bien par leurs performances et leurs records – les formidables victoires technologiques remportées durant cette période critique dans les domaines de la communication, de la représentation.

La psychanalyse ne résout pas les problèmes, elle se contente de les déplacer, a-t-on prétendu... On pourrait en dire autant du progrès technique et industriel.

Déjà, quand notre fameuse *galaxie Gutenberg* prétendait mettre la lecture à la portée de tout un chacun, on remarquera que, dans le même temps, elle fabriquait en masse des peuples de *sourds-muets*.

Et en effet, la typographie industrielle, en répandant l'habitude de la lecture solitaire et donc silencieuse, devait progressivement priver les populations de cet exercice de la parole et de l'ouïe que comportait auparavant la lecture à haute voix (publique, polyphonique...) nécessitée par la relative rareté des manuscrits.

L'imprimerie imposait ainsi un appauvrissement du langage qui perdait non seulement son *relief social* (l'éloquence primordiale), mais également son *relief spatial* (ses accents d'intensité, sa prosodie...). Une poésie populaire qui ne tardera pas à dépérir, puis à mourir d'elle-même, littéralement à bout de souffle, avant de sombrer dans l'académisme et les discours univoques de toutes les propagandes, de toutes les publicités...

Si l'on continue à dresser l'inventaire des privations sensorielles que nous devons au gaspillage technologique et industriel de nos capacités de perception, on pourra répertorier, au choix, les victimes consentantes de la fée électricité, celles de l'instantané photogra-

phique ou celles de l'illusion d'optique du cinéma, ces divers matériels de représentation qui ont multiplié les malvoyants et, comme le disait Walter Benjamin : *les analphabètes de l'image*.

Déjà, le biologiste Jean Rostand estimait que la radio « ne nous avait peut-être pas rendus plus sots, mais qu'elle avait en tout cas rendu la sottise plus sonore »... En attendant de la rendre assourdissante avec les Walkmans et aveuglante avec la télévision et « cette intensification du détail et de la couleur, ce bombardement d'images qui remplacent désormais les mots », constatait Ray Bradbury.

« Les masses se hâtent, elles courent, elles traversent l'époque au pas de charge. Elles pensent avancer mais elles ne font que marcher sur place et tomber dans le vide, c'est tout », notait Kafka.

Le mal des transports rapides – appelé *cinétose*, faisant de nous à temps partiel des handicapés-moteur, des voyeurs-voyageurs – allait précéder logiquement le *mal des transmissions instantanées*, avec bientôt les drogués des réseaux multimédias, les net-junkies, les webabolics et autres cyberpunks atteints de la maladie IAD (*Internet addition disorder*), leur mémoire devenant un bric-à-brac, une décharge encombrée d'un amas d'images de toutes provenances, de symboles usagés, entassés n'importe comment et en mauvais état.

Tandis que les plus jeunes, collés à l'écran dès l'école maternelle, se trouvent déjà atteints de troubles hyperkinétiques dus à un dysfonctionnement du cerveau qui engendre une activité décousue, de graves troubles de l'attention, de brusques décharges motrices incontrôlables.

En attendant, avec la banalisation de l'accès aux autoroutes de l'information, la multiplication des voyageurs en chambre, ces lointains rejets du lecteur silencieux, qui à eux seuls souffriront de l'ensemble des troubles de la communication, acquis au cours des derniers siècles de la technique.

Dans ce domaine, le *progrès* agit sur nous à la façon du légiste, violant d'abord chaque orifice du corps à autopsier, comme un prélude aux brutales incursions qui vont suivre. Il n'atteint pas seulement les individus, il les pénètre – entasse, accumule, condense en chacun de nous l'ensemble des troubles détritiques (visuels, sociaux, psychomoteurs, affectifs, intellectuels, sexuels...) dont il s'est chargé à chaque innovation, avec leur pléthore de dégâts spécifiques.

Sans même nous en douter, nous sommes devenus les héritiers et les descendants d'une redoutable parentèle, les prisonniers de tares héréditaires transmises non plus par les gènes, le sperme, le sang, mais par *une contamination technique indicible*.

Du fait de cette perte de « liberté comportementale », toute critique de la technique a à peu près disparu et nous avons glissé inconsciemment de la pure technologie à la technoculture et enfin, au dogmatisme d'un *technoculte totalitaire* où chacun se trouve pris au piège, non plus d'une société, de ses lois ou de ses interdits, moraux, sociaux, culturels..., mais de ce que justement ces siècles de progrès ont fait de nous, *de notre propre corps*.

Les grands mutilés de guerre, les accidentés de la route ou du travail, les victimes du terrorisme, ceux qui, d'un seul coup, ont perdu bras ou jambes, mobilité, vision, parole, virilité..., sont frappés en même temps d'oubli et de paramnésie.

D'un côté, ils refoulent, plus ou moins consciemment, les images insoutenables de l'accident qui les a brutalement privés de leur validité ; de l'autre, des visions nouvelles s'imposent à leur esprit, dans le sommeil ou le demi-sommeil, comme une compensation aux privations motrice et sensorielle dont ils sont affligés : dans des mondes sans pesanteur, celui qui ne peut plus marcher se retrouve sur ses jambes, se déplaçant avec une vélocité surnaturelle. Celui qui ne peut plus étreindre enlace à tour de bras, celui qui ne voit plus la lumière la dévore de ses yeux émerveillés... Il en va de même, n'en doutons pas, de notre *autotomie technologique*, de ces *automutilations-réflexe* dont nous avons depuis longtemps voulu oublier les circonstances et les causes véritables.

Privés progressivement de l'usage de nos organes récepteurs naturels, de notre sensualité, nous sommes hantés comme le handicapé par une sorte de dé-mesure cosmique, la recherche fantasmatique de mondes et de modes différents, où l'ancien « corps animal » n'aurait plus sa place, où serait réalisée la symbiose totale entre l'humain et la technologie.

« Conglomérat d'yeux scanner, de *nose spasms*, de langues errantes, de branchies techno, d'oreilles cyber, de sexes sans sécrétion et autres organes sans corps... » Ceux décrits par une littérature qui n'est, nous dit l'Américain Kroker : « Qu'une imposture qui tente

d'esquiver la certitude de la mort. Ce n'est pas un hasard si *l'éternité cybernétique* est l'un des thèmes récurrents d'un discours où le monde physique se dissout et où le cosmos se trouve carrément planté dans l'ordinateur. »

Mais écoutons encore le docteur Touzeau, familier d'autres situations extrêmes : « Par des comportements équivalents à des tentatives de suicide, tels l'anorexie, le mutisme, la toxicomanie, mais aussi les conduites à risque (excès de vitesse, moto sans casque, etc.), l'individu pense pouvoir dominer sa propre impuissance. Ces brutales confrontations aux limites ont pour toile de fond le fantasme classique de pouvoir, enfin, dominer son destin – celui, en somme, de *l'accomplissement total*. »

Depuis l'affaire de l'Australien Bob Dent qui fut, le 26 septembre 1996, le premier à vouloir programmer *son suicide assisté par ordinateur*, on sait maintenant qu'un simple pianotage peut devenir une conduite à risque.

Annoncée par Internet, plusieurs semaines avant la date fatidique du 25 mars, l'immolation collective des membres de la Cybersecte *Heaven's gate*, loin d'éveiller la compassion, a été ressentie comme un affront personnel par les défenseurs inconditionnels des multimédias.

Comment, disaient-ils, des gens informés techniquement et recrutés souvent sur les campus américains en sont-ils arrivés à un tel degré de crédulité, un infantilisme tel qu'il a conduit certains d'entre eux à se faire

châtrer, comme s'ils refusaient définitivement leur virilité, leur âge d'homme ?

Witold Gombrowicz s'en inquiétait déjà : « L'im-maturité est la condition la plus efficace pour définir nos contemporains [...] Un état immature que suscite et libère en nous *une culture devenue inorganique.* »

Le trouble reconnu du processus de maturation, avec ses désordres intellectuels, sexuels, affectifs, psychomoteurs..., l'im-maturité d'individus qui demeurent bloqués dans leur enfance, seraient-ils l'aboutissement logique et l'ultime avatar de tares technologiques devenues héréditaires ?

Lorsque des cosmonautes flottant dans leurs poubelles intersidérales s'écrient, face aux caméras, « *the dream is alive !* », pourquoi des internautes ne se prendraient-ils pas pour des cosmonautes ? Pourquoi, comme de vieux enfants dans un conte de fées, ne franchiraient-ils pas l'espace entre le réel et le figuré, jusqu'à l'interface d'un paradis virtuel ? Pourquoi ne croiraient-ils pas que la lumière extra-terrestre de la comète de Hale Bopp est celle qui éclaire une issue de secours, un « exit » du monde physique ? Les trente-neuf membres de la cybersecte *Heaven's gate* n'ont laissé dans leur somptueuse résidence de Rancho Santa Fe que leurs dépouilles décomposées, ces corps dont depuis longtemps ils avaient perdu l'habitude de se servir.

« Larry Flynt reste dans la rue, les intégristes sont baisés. » C'est sous ce titre que le quotidien *Libération* annonçait, à sa manière, la conclusion du procès qui avait opposé la ligue intégriste d'extrême-droite AGRIF à la firme *Columbia Tristar Film France*. Mais rappelons les faits :

Le 17 février 1997 à Paris, il n'était pas facile d'éviter les affiches d'un film de Milos Forman consacré aux exploits de Larry Flynt, un obscur mafieux devenu le roi de la presse pornographique des années Reagan, difficile d'échapper à l'image omniprésente d'une sorte de crucifié pendu au string d'une petite dame.

Le 18 février, le substitut du procureur de la République de Paris, s'inspirant d'un verdict américain, se déclarait favorable à la suppression de ces affiches, *au nom de la liberté d'aller et venir*.

Le lendemain, le juge Yves Breillat reculant, peut-être, devant une décision qui risquait de faire jurisprudence, se lançait dans une « savante analyse iconographique » et finalement poussait le tribunal à ne pas suivre la recommandation du procureur : les affiches du film ne seraient pas retirées.

Un procureur qui chargeait pour atteinte aux libertés, un juge qui absolvait au nom de spécieuses

convictions esthétiques, cette affaire banale de publicité indirecte avait du moins le mérite de révéler encore une fois les errements d'une magistrature qui s'accommode comme elle peut de la disparition progressive de ses repères traditionnels : comme à l'époque, on n'avait constaté aucun embouteillage devant les affiches en question, on pouvait en effet se demander ce que le procureur pouvait bien entendre par « atteinte à la liberté d'aller et venir », à moins justement d'actualiser son propos.

Conçu pour arrêter le regard et retenir l'attention, l'affichage publicitaire est pour ces raisons considéré comme dangereux, et dûment réglementé le long des voies rapides et sur les grands axes routiers.

En France, avec la loi de 1979, on a même admis la notion de « pollution visuelle », due non seulement à l'emplacement, mais aussi à l'éclairage, à la densité et au foisonnement du racolage publicitaire en dehors des agglomérations.

Notre procureur avait-il l'ambition de voir ces mesures restrictives étendues au paysage urbain ? Ce qui est illicite à la campagne, pourrait-il le devenir en ville ?

Pourquoi pas, quand on sait que, de leur propre aveu, les publicistes américains d'exportation s'attaquent maintenant à ce qu'ils nomment une *nouvelle écologie mondiale*, où toutes les grandes cités de la planète pourront être, en quelques heures, submergées par une seule et même affiche tirée à des milliards d'exemplaires – chaque citoyen en ce bas monde se trouvant ainsi contraint d'apercevoir, contre son gré, ce qui ne sera plus proposé, mais *imposé à sa vue*.

En poursuivant l'affichage du film de Milos Forman, non seulement pour son caractère blasphématoire ou son obscénité, mais aussi pour atteinte aux libertés essentielles, le procureur nous projetait donc dans un cas de figure complètement inversé : le tonitruant Larry Flynt, le Christ de la porno, le martyr de la liberté d'expression, le défenseur du non-conformisme, n'était-il pas au contraire l'instrument symbolique d'une entreprise aux visées totalitaires ?

En effet, à propos de la campagne de publicité – directe et indirecte – qui a entouré le récit des exploits de Flynt, une autre question d'actualité intervient : le monde de la nuit peut-il être surexposé et traîné à la lumière sans cesser d'être lui-même ? *Ce qui était hier la marge peut-il impunément devenir la masse ?*

On le constate encore une fois, avec le jugement boiteux rendu le 19 février, l'une des difficultés majeures rencontrées par le marché porno, c'est qu'il n'a pas encore vraiment droit de cité. Au même titre que la prostitution, il parvient difficilement à échapper à « l'intimité impudique » pour accéder, en toute légalité, aux espaces publics et aux lieux de grande circulation, qui, comme chacun sait, sont parmi les derniers refuges légaux d'une certaine morale et de ses interdits (drogue, alcool, sexe, etc.).

À moins que la pornographie ne réussisse l'amalgame avec un autre trafic international, celui de la culture.

Ce fut, remarquons-le, l'option retenue par le juge Breillat, car le véritable enjeu de l'affaire Larry Flynt était celui-ci, la fusion/confusion de la pornographie et

de cette *liberté d'expression* généralement reconnue aux activités culturelles.

« L'art ne peut être immoral ! » a-t-on coutume de répéter, alors qu'on devrait dire *qu'il ne peut être illégal*.

En perdant tout caractère sacré, il est entré depuis longtemps dans le funeste triangle goethéen : *guerre, commerce et piraterie, les trois en un, inséparables* (*Faust*, II).

Depuis longtemps aussi, « l'amateur d'art » s'est transformé en un témoin muet parcourant des musées et des galeries qui recèlent en toute impunité les produits illicites des rapines guerrières, des massacres ethniques, et autres actes criminels (viols de sépultures, démantèlements d'édifices religieux, etc.).

Le libre-échangeisme anglo-saxon ne fait donc qu'entériner cet état de fait lorsqu'il prône la non-discrimination dans les échanges et souhaite englober la culture dans la « catégorie services » et comme l'un des nombreux produits dérivés proposés aux consommateurs par les multinationales (jeux, films, compacts, voyages, etc.).

Le *commerce invisible* des services succédant et même s'opposant désormais au *commerce visible* des marchandises, les publicitaires affirment qu'ils ne sont plus là pour simplement vendre des objets, mais pour créer de nouveaux comportements et servir de contre-feux à la pression industrialiste.

En 1993, au moment des négociations du GATT, ce type d'opération immatérielle dépassait déjà soixante pour cent du PNB des pays industrialisés et atteignait une part de trente-cinq pour cent des transactions internationales. Quand, par ailleurs, on voit des pro-

fessionnels comme ceux de la firme Disney délaisser le puritanisme d'un marché familial en voie de disparition, au profit de celui de l'hyperviolence sur la chaîne ABC et du sexe, avec notamment des journées de rencontres gay, à Disneyland et à Disneyworld, on discerne mieux les objectifs d'un marché porno qui ne manque pas, lui non plus, de produits dérivés : en venant se fondre et se confondre avec la culture, il échapperait enfin aux dernières restrictions légales et profiterait en plus de la non-discrimination des échanges en matière de « services »...

Et en effet, ce que les Benetton et autres publicitaires avaient en vain tenté sous des prétextes commerciaux, les galeries d'art et musées nationaux allaient le réussir *culturellement*¹.

On l'a remarqué en 1996 à Paris, la grande exposition Cézanne n'a pas remporté le succès escompté (600 000 visiteurs) et cela malgré les louables efforts des organisateurs. Au même moment par contre, le public se bousculait au centre Georges Pompidou, pour voir la petite exposition *Masculin/Féminin*, avec ses alignements d'organes génitaux et ses graffitis pornos, évi-

1. La formation de l'entreprise *Sexe-Culture-Pub* ne date pas d'hier, comme le remarquait Magritte : « Ce que le surréalisme signifie officiellement : une entreprise de publicité conduite avec assez d'entregent et de conformisme pour pouvoir réussir aussi bien que d'autres entreprises [...] Ainsi, la " femme surréaliste " a été une invention aussi stupide que la " pin up grill " qui la remplace maintenant ». Cité par Georges Roque dans *Ceci n'est pas un Magritte*, Flammarion, 1983.

demment plus excitants que les austères baigneuses cézaniennes.

Le musée d'Orsay ayant sans doute décidé de se renflouer, on ne pouvait manquer de voir en novembre ses affiches reproduisant une partie du tableau de Gustave Courbet, dénommé *L'Origine du monde*. La partie en question n'étant de fait qu'un gros plan quasi photographique du pubis d'une femme étendue les cuisses écartées.

Le prétexte culturel allait ici pleinement remplir son office : personne, semble-t-il, ne porta plainte et il ne se trouva aucun procureur pour demander le retrait de cette affiche autrement pornographique que celle du film de Milos Forman.

La foule de ceux « qui pensent à ça toutes les 70 secondes » – au dire de certains publicitaires anglais – se joignit à celle des amateurs d'art et tous prirent le chemin du musée d'Orsay, pour s'en aller scruter l'entrejambe de la robuste fille.

Toujours à la recherche d'un marché majoritaire, le centre Georges Pompidou organisait, l'année suivante, l'exposition *Les sept péchés capitaux* et la fondation Cartier proposait *Amours* au pluriel.

À Barcelone, c'était le *Printemps du design* où : « Une vingtaine de photographes, designers, architectes, graphistes, déliraient sur le sexe de manière malicieuse ou grossière ». Partout, de Los Angeles à Hanovre, on cessait dans les musées et les galeries de *pratiquer la dissimulation*.

Une littérature naissait, chargée surtout de convaincre le grand public que de Rodin à Delacroix,

de Brecht à Bataille, nos maîtres étaient des obsédés qui n'avaient jamais craint le discrédit moral.

L'art lyrique, ne voulant pas être laissé pour compte, s'y mettait aussi, et le respectable opéra de Paris présentait *L'Italienne à Alger* de Rossini dans une version hard où « le metteur en scène se complaisait dans les allusions (paires de seins gonflables, simulations de pénétrations rectales, massages turcs...) sans pourtant oser la pornographie », lui reprochait un critique parisien.

Ce n'était pas le cas d'Angela Marshall, une artiste-peintre américaine qui dans une galerie londonienne, vendait à la fois ses œuvres et son corps : « Tant que le public n'a pas fait l'amour, ce n'est pas de l'art ! » précisait-elle, en indiquant ses tarifs.

Ce glissement qui s'opérait du marché et même de l'hypermarché¹ de la culture à celui de la pornographie n'était pas sans inquiéter les authentiques professionnels de la nuit qui voyaient leur échapper une bonne part de leurs débouchés traditionnels. Pour tenter de remettre les choses à leur place, un « Musée de l'érotisme » fut donc ouvert à Pigalle.

L'exemplarité du jeu consistant surtout à prendre d'assaut, les uns après les autres, les bastions d'une certaine « respectabilité culturelle », la Royal Academy of Art de Londres se trouvait tout indiquée. C'est là

1. Voir Bazart, hypermarché de l'art contemporain né à Barcelone en 1994. Exposition itinérante et mise en vente « renouant avec l'esprit boutique... » *L'art y devient, nous dit-on, un produit de consommation comme un autre, avec toujours de nouveaux arrivages.*

que devait se tenir, en 1997, une exposition intitulée *Sensation*, soi-disant consacrée aux jeunes artistes britanniques.

Il s'agissait, en réalité, d'une nouvelle machine de guerre conçue par le mouvement *sexe-culture-pub* qui était là au grand complet, puisque les 110 œuvres exposées (portrait de la meurtrière d'enfants Myra Hindley ou moulages de corps enfantins dont les bouches étaient remplacées par des phallus, etc.) appartenaient toutes, sans exception, au seul Charles Saatchi, l'un des rois de la publicité en Grande-Bretagne.

Autre fait sans précédent, une salle du musée où étaient réunies les œuvres les plus violentes et les plus obscènes, était interdite aux moins de dix-huit ans ; ainsi, se trouvait abolie l'une des dernières différences existant encore, entre une manifestation dite culturelle et n'importe quel spectacle de catégorie X.

Devant le scandale espéré par les organisateurs, le curateur de l'exposition se contentera de répéter la formule consacrée : *l'art n'est jamais immoral*. Abandonner toute pudeur, toute réserve, ce n'est pas une attitude immorale, c'est une *attitude périlleuse*.

C'est oublier, semble-t-il, que le mot obscène vient du latin *obscenus* qui signifie de *mauvais augure* – signe d'un avenir redoutable.

Déjà, au cours des années 20, lorsque le grand marchand de tableaux René Gimpel avait eu l'occasion de voir, à Berlin, les œuvres des expressionnistes allemands, il avait été saisi d'appréhension, estimant qu'elles ne présageaient rien de bon. Il n'allait pas tarder à vérifier au camp de concentration de Neuengamme (où il devait mourir le 1^{er} janvier 1945) ce « qu'à partir d'une idée

presque ingénue appelée amour, l'imagination humaine pouvait concevoir d'horrible et jusqu'à la danse macabre peinte sur le mur des charniers¹ ». On l'aura donc remarqué, jusque-là les nouveaux artistes se contentaient d'utiliser des cadavres d'animaux conservés dans le formol, s'en tenant pour l'homme à de simples moulages anatomiques.

Le pas devait être franchi en 1998, avec l'exposition *Les mondes du corps* à Mannheim, au Musée de la technique et du travail. 780 000 visiteurs s'y sont bousculés pour contempler 200 cadavres humains, présentés par un certain Gunther von Hagens.

Cet anatomiste allemand a en effet inventé un procédé pour conserver les morts et surtout *les sculpter* en les plastifiant. Il présentait donc, dressés comme des statues antiques, des écorchés brandissant leur peau tel un trophée ou encore d'autres, qui exhibaient leurs viscères, imitant la *Vénus de Milo aux tiroirs* de Dali.

Pour toute explication, le docteur von Hagens se contentera de ressasser le mot d'ordre : « il s'agit là de briser les derniers tabous ».

Un glissement s'opère et avec le recul, on pourra bientôt traiter d'artistes d'avant-garde, non seulement les expressionnistes allemands appelant au meurtre, mais d'autres encore parmi leurs contemporains méconnus qui devraient avoir leur place dans les collections très particulières de notre siècle.

Ilse Koch par exemple, cette blonde si romantique qui, en 1939, avait porté son choix sur un vallon

1. Pierre Mac Orlan, *Nuits aux bouges*, Les Éditions de Paris, 1994.

ombragé à proximité de Weimar, là précisément où Goethe aimait à se promener et où il avait conçu son Méphistophélès, *l'esprit qui nie tout* : « Les travaux commencèrent aussitôt et le camp reçut, tout naturellement, le nom de la forêt chère au poète, *Buchenwald*¹ ».

Celle que l'on devait par la suite surnommer la « chienne de Buchenwald » ne pouvait évidemment connaître l'ingénieux procédé du docteur von Hagens, mais elle avait des aspirations esthétiques assez semblables aux siennes, puisqu'elle faisait écorcher ses amants malheureux et confectionnait avec leurs peaux divers objets tels des abat-jour ou des portefeuilles.

« *L'artiste apporte d'abord son corps* », disait Paul Valéry.

Au cours des années 60, les actionnistes viennois avaient suivi ce mot d'ordre à la lettre, puisque c'était leur propre corps qui servait de support à leur art.

Après les « messes » d'Hermann Nitsch sacrifiant des animaux « dans un rituel sanguinolent et paillard », l'exemple le plus extrême de l'actionnisme restera celui de Rudolf Schwarzkogler auquel on attribua sa propre mort aux suites de la castration qu'il se serait infligée au cours de l'une de ses performances, l'une de ces actions qui se déroulaient sans spectateurs, dans un huis clos entre l'artiste et une caméra.

Arts de l'extrême comme il existe des sports de l'extrême, où il convient surtout de souffrir – *art terminal* puisqu'il n'a plus besoin pour s'accomplir

1. Walter Laqueur, *Le terrifiant secret : La solution finale et l'information étouffée*, Gallimard, 1983.

que du face à face d'un corps torturé et d'une caméra automatique.

Ces arts visuels dont Schopenhauer disait qu'ils étaient la suspension de la douleur de vivre devenaient, au xx^e siècle, une précipitation vers la douleur et la mort, pour des individus qui ont pris l'habitude inconsidérée de léguer leur cadavre au voyeurisme scientifique, et maintenant ces autres, qui livrent le leur à « l'art » d'un docteur von Hagens.

En 1906, le *World*, un quotidien de New York, titrait : « Rendez-moi le corps de mon père ! »

Il s'agissait, de fait, de la supplique d'un jeune garçon du peuple inuit, découvrant que le squelette exhibé dans une vitrine du Museum d'histoire naturelle de New York était celui de Quisuk, son propre père.

Neuf ans auparavant, ce dernier était mort avec quatre de ses compagnons esquimaux, des suites d'une tuberculose foudroyante, peu de temps après avoir débarqué sur le sol américain.

Le jeune Minik, alors âgé de huit ans, avait assisté aux obsèques, mais il ne s'agissait que d'une mascarade organisée par des scientifiques du département d'anthropologie de Columbia University, désireux de s'approprier la dépouille et d'empêcher l'enfant de découvrir que son père faisait partie, désormais, des collections du Museum¹.

Dans cette affaire, Robert Peary, le futur inventeur du

1. Kenn Harper, *Minik l'esquimau déraciné*, Plon, Coll. « Terre Humaine », 1997.

pôle Nord, portait, dit-on, une lourde responsabilité, lui qui considérait les esquimaux comme des sous-hommes, « les utiles instruments de son œuvre arctique ».

Nos arts visuels n'ont pas été les premiers ni les seuls, loin s'en faut, à anticiper le « cabinet des horreurs du xx^e siècle ». L'avant-garde de la modernité ne s'est pas improvisée à l'ombre des galeries d'art et des musées nationaux, mais bien dans des muséums d'histoire naturelle comme celui où le jeune Inuit devait découvrir, au milieu des décombres de la civilisation de Thulé, le squelette de son père transformé en un spécimen numéroté.

Dans le classique musée d'art, on exhibait déjà comme s'il y avait d'office prescription, le fruit d'expéditions douteuses. Au Museum, on assiste à une inquiétante actualisation de ces pratiques d'impunité.

Ainsi, le crime sordide du Museum de New York, révélé en 1906 par le *World*, était absous d'avance, à l'instant où la presse mondiale faisait justement de la conquête du pôle Nord l'un des objectifs – scientifique, sportif, culturel – le plus excitant de notre civilisation. Un moment où *l'humanité n'en pouvait plus d'attendre* : « Quelle humiliation pour nous, écrit alors Karl Kraus, nous à qui le monde appartient, d'accepter d'être privés de son dernier recoin... Car ce qui nous rendait le pôle Nord si précieux, c'était précisément le fait qu'on ne pouvait l'atteindre ! Une fois atteint, il ne sera plus qu'un bâton fiché en terre à l'extrémité duquel flotte un petit drapeau : la béquille d'un rêve accompli et une nouvelle borne à l'imagination... La découverte du pôle Nord est l'efficace *ex tempore* d'une évolution parvenue à son terme. »

Et Karl Kraus concluait : « Comme le plus grand homme du siècle fait les gros titres pendant une heure, l'heure suivante on s'intéresse à quelqu'un d'autre. On en a eu assez du pôle Nord et jamais chute ne fut plus brutale ni plus douloureuse. »

Moins versatile qu'il n'y paraissait, la presse internationale prenait acte de l'achèvement douloureux de la conquête géographique et anticipait déjà, à coup de dépêches alarmistes, le nouvel événement majeur qui en serait la conséquence directe : la venue, cinq ans plus tard, d'une première guerre MONDIALE qui, par son universalisme même, deviendrait *la première guerre totale de l'humanité contre l'homme* grâce à la mise en œuvre d'un arsenal militaro-industriel de destruction de masse, qui allait bientôt englober un ensemble scientifique allant de la physique à la biologie, à la psychologie¹.

Ce n'était donc plus qu'une question de temps, pour que s'effectue le transfert des *pulsions expansionnistes* de l'Occident, de la géographie épuisée du corps terrestre au corps de l'homme – ce dernier recoin de la planète encore inexploité et relativement protégé par d'ultimes interdits culturels, sociaux, moraux...

Et pour que les célébrations solennelles, comme celles de la fin de l'esclavage ou de la défense des droits de l'homme, ne soient plus elles aussi que de sinistres mascarades, cachant mal la dérive à partir des années 40 d'un savoir-faire *colonial* vers un projet mondial, de nature *endocoloniale*. Il suffit de regarder : avec la montée du chômage et de l'acculturation, l'abandon des campagnes nourricières au profit de ghettos surpeuplés

1. Paul Virilio, *Essai sur l'insécurité du territoire*, Stock, 1976.

et improductifs, la paupérisation galopante, notre monde post-industriel ressemble déjà comme un frère au vieux monde de la colonie, en attendant un état post-colonial dont on découvre les exemples en Afrique, en Amérique latine ou en Extrême-Orient.

N'en doutons plus, après l'exploitation effrénée de la Terre vivante et de sa *géographie*, celle de la *cartographie* du génome humain est déjà bien avancée, projet révélateur d'une technobiologie industrielle en pleine expansion qui ambitionne de réduire à l'état de *spécimen* chaque membre d'une humanité qui a fait son temps, des hommes qui, comme le père du jeune Minik, ne seraient plus littéralement des individus – *individuum*, ce qui est *indivisible*.

L'influence dominante des philosophies scientiste et positiviste du XIX^e siècle arrivant à son terme, on discerne mieux l'utilité du nouveau complexe *sexe-culture-pub* et le rôle promotionnel prédominant qu'il joue dans cette « banalisation de forfaits commis impunément à grande échelle et impossibles à rattacher à quelque méchanceté particulière¹ ».

Pour les arts dits de représentation, avec les Vinci pointait déjà sous la peau humaine *l'anonymat* de l'anatomie, en attendant le constat d'un Rembrandt ou, plus tard, celui d'un Géricault hantant les morgues des grands hôpitaux, et jusqu'au cubisme de Picasso

1. Hannah Arendt, *Considérations morales*, à propos du procès Eichmann à Jérusalem, Payot, Coll. « Rivages poche », 1996.

peignant ses portraits de femmes « comme on dissèque un cadavre », remarquait Apollinaire.

Cette banalisation de la *perception de sang-froid* – apanage paradoxal du regard scientifique – développait de fait une esthétique qui lui était propre, sorte de *structuralisme élémentaire* qui infusera des domaines aussi divers que ceux des arts visuels, de la littérature, de l'industrie, du design ou encore des utopies sociales et économiques des xix^e et xx^e siècles¹.

Pourtant, lorsque les actionnistes viennois imposent le huis clos avec la caméra pour leurs performances, il y a longtemps que le *regard à l'affût* n'appartient plus à l'artiste ni même au scientifique, mais aux instruments d'investigation technologique, à l'industrialisation conjugée de la perception et de l'information.

À propos de la photographie, Walter Benjamin expliquait imprudemment : « Elle prépare ce mouvement salutaire par lequel l'homme et le monde ambiant deviennent l'un à l'autre étrangers, ouvrant le champ libre où toute intimité cède la place à l'éclairement des détails ».

C'est cela même, cette endocolonisation d'un monde sans intimité, devenu étranger et obscène, tout entier livré aux techniques d'information et à la sur-exposition des détails.

1. « L'invisible vérité des corps », à la veille de la révolution française des œuvres comme celles de Jacques d'Agoty prétendant illustrer « l'interaction entre le scalpel et le ciseau du graveur », et des systèmes clos comme celui de la loi de subordination des organes et de corrélation des formes de Georges Cuvier dont Balzac s'inspira pour tracer ses études sociales.

Pour lutter contre les fantômes qui semblaient l'assaillir, une Américaine de vingt-cinq ans, June Houston, vient d'installer dans sa demeure quatorze caméras qui surveillent en permanence les endroits stratégiques : sous le lit, dans la cave, devant la porte, etc.

Chacune de ces *live cams* est censée transmettre des *visions* sur un site *WEB*, les visiteurs qui consultent ce site devenant ainsi des « guetteurs de spectres » – des *ghost watchers*.

Une fenêtre de dialogue permet d'envoyer sur Internet un message d'alerte à la jeune femme au cas où un quelconque « ectoplasme » viendrait à se manifester.

« *C'est comme si les internautes devenaient des voisins, des témoins de ce qui m'arrive* », déclare June Houston ¹.

Avec ce voyeurisme, la télésurveillance prend un nouveau sens : il ne s'agit plus de se prémunir contre une intrusion criminelle, mais de faire partager ses angoisses, ses hantises, à tout un réseau grâce à la surexposition d'un lieu de vie.

« *Je ne veux pas que les gens viennent physiquement dans mon espace. Je ne pouvais donc pas recevoir d'aide*

1. *Le Monde*, 18 novembre 1997.

extérieure, jusqu'à ce que je comprenne le potentiel d'Internet. »

Par cet aveu, June Houston illustre la nature de la soi-disant « communauté virtuelle » et l'existence fantasmatique d'un nouveau type de proximité, de « téléproximité sociale » qui renouvelle totalement le voisinage, l'unité de temps et de lieu de la cohabitation physique.

D'ailleurs, certains internautes ne manquent pas d'envoyer à la jeune femme de véritables « rapports de surveillance », signalant ce qu'ils ont cru voir chez elle... Nom de code du site : *Fly vision*.

Cette anecdote montre de manière saisissante l'émergence d'une nouvelle sorte de TÉLÉ-VISION, non plus chargée d'informer ou de divertir la masse des téléspectateurs, mais d'exposer, d'envahir, l'espace domestique des particuliers, à l'exemple d'un nouvel éclairage susceptible de révolutionner la notion *d'unité de voisinage*, d'un immeuble ou d'un quartier.

Grâce à cette illumination en « temps réel », l'espace-temps de l'appartement de chacun devient potentiellement communicant avec tous les autres, la crainte d'exposer son intimité quotidienne cède la place au désir de la surexposer aux regards de tous, au point que la venue tant redoutée de « spectres » n'est, pour June Houston, que le prétexte à l'envahissement de son domicile par la « communauté virtuelle » des inspecteurs, des enquêteurs furtifs d'Internet.

VISION VOLANTE, VISION VOLÉE où disparaissent les angles morts de la vie quotidienne...

En fait, cette pratique renouvelle de fond en comble – c'est le cas de le dire – la classique télévision de

proximité, la mise en ondes d'émissions d'information, en contribuant à métamorphoser totalement la *transparence* des lieux et des volumes d'habitation, au bénéfice d'une *trans-apparence* purement médiatique de l'espace réel des vivants.

Or, cette situation paradoxale est aujourd'hui en voie de généralisation, puisque la « mondialisation du marché unique » exige la surexposition de toute activité, la mise en concurrence simultanée des entreprises, des sociétés, mais également des consommateurs et donc des individus eux-mêmes, et non plus uniquement de certaines catégories de « populations-cibles ».

D'où le surgissement intempestif d'une *publicité comparative* et universelle qui n'a que peu à voir avec l'annonce d'une marque de fabrique ou d'un quelconque produit de consommation, puisqu'il s'agit désormais d'inaugurer grâce au *commerce du visible*, un véritable MARCHÉ DU REGARD qui dépasse de fort loin le lancement promotionnel d'une firme.

On comprend mieux ainsi la gigantesque concentration des compagnies du téléphone, de la télévision et de l'industrie télématique – la fusion de WORLD COM.MCI (la plus grosse transaction de tous les temps) et la mutation soudaine de WESTINGHOUSE, ancienne firme productrice d'électricité recyclée dans le commerce des télécommunications mondiales.

Après la mise en *lumière directe* des villes par la « fée électricité » au xx^e siècle, les concentrations en question inaugurent pour le xxi^e siècle une mise en *lumière indirecte* du monde.

Grâce aux promesses magiques de la « fée électronique », l'éclairage électro-optique va favoriser l'appa-

rition de la réalité virtuelle du Cyberspace. Bâti, à l'aide des télétechnologies, l'espace des réseaux multimédiatiques exige donc bien une nouvelle optique, une OPTIQUE GLOBALE susceptible de favoriser l'apparition d'une VISION PANOPTIQUE indispensable à la mise en place du « marché du visible ».

De fait, la fameuse MONDIALISATION exige de s'observer et de se comparer sans cesse les uns les autres.

Chaque système économique et politique, à l'instar de June Houston, entre à son tour dans l'intimité de tous les autres, interdisant à chacun de s'émanciper durablement de cette démarche concurrentielle.

D'où une récente décision de la Communauté européenne de se doter d'une législation en matière de « publicité comparative », pour s'opposer aux campagnes de dénigrement systématique et assurer la protection des consommateurs devant la violence dénonciatrice de ce type de promotion commerciale¹.

Aujourd'hui, le *contrôle d'environnement* supplante donc très largement le *contrôle social* de l'État de droit et, pour ce faire, il doit instaurer un nouveau type de transparence : *la transparence des apparences instantanément transmises à distance...* C'est cela même, le commerce du visible, la toute dernière « publicité ».

Vouloir acquérir une dimension globale, pour une société ou une firme multinationale, cela nécessite une mise en concurrence TOUS AZIMUTS, terme oublié depuis la fin de la guerre froide.

La mise en résonance globale de l'information, nécessaire à l'ère du grand marché planétaire, va donc

1. *Le Monde*, 16 septembre 1997.

ressembler par bien des aspects aux pratiques et à l'exploitation du renseignement militaire, ainsi qu'à la propagande politique et à ses excès.

« *Celui qui sait tout n'a peur de rien* », prétendait hier Joseph Paul Goebbels. Désormais, avec la mise sur orbite d'un nouveau type de contrôle panoptique, *celui qui verra tout*, ou presque, n'aura plus rien à craindre de ses concurrents immédiats.

En fait, on ne comprendra rien à la *révolution de l'information* sans deviner qu'elle amorce aussi, de manière purement cybernétique, la *révolution de la délation généralisée*.

En effet, comment surveiller les initiatives de ses concurrents à l'autre bout de la planète et obtenir l'échantillon d'un produit qui menace le vôtre ? Dès 1991, la société française *Pick up* répondait à cette demande en créant un réseau d'informateurs dans vingt-cinq pays : ses journalistes, enquêteurs et consultants divers – généralement natifs du pays – étaient chargés d'une *veille technologique tous azimuts*¹.

Mieux encore, certaines agences d'enquête se comportent désormais comme de véritables multinationales du renseignement privé et s'arrachent à prix d'or des marchés dans le monde entier.

Par exemple, l'agence américaine *Kroll*, les sociétés britanniques *Control Risk* et *DSL*, ou encore, en Afrique du Sud cette fois, l'agence *Executive out comes*².

Autant de variantes pour un marché de l'investigation qui prend des allures d'espionnage totalitaire.

1. *Le Nouvel Observateur*, 10 juillet 1997.

2. *Paris-Match*, automne 97, un article de Laurent Leger.

Après la première bombe, la *bombe atomique* susceptible de désintégrer la matière par l'énergie de la radioactivité, surgit en cette fin de millénaire le spectre de la seconde bombe, la *bombe informatique* capable de désintégrer la paix des nations par l'interactivité de l'information¹.

« Sur Internet, la tentation terroriste est permanente, car il est facile de faire des dégâts en toute impunité », déclarait un ex-pirate devenu administrateur de société, « et ce danger s'accroît avec l'arrivée de nouvelles catégories d'internautes. Les pires ne sont pas, comme on le croit volontiers, les militants, mais *les petits businessmen sans foi ni loi, prêts à n'importe quelle bassesse pour couler un concurrent gênant.* »

Leurs armes de prédilection ? Les nouveaux logiciels d'expédition en grand nombre inventés par les publicitaires et qui peuvent submerger un serveur particulier, véritable *mail bombing* qui permet de s'improviser « cyber-terroriste » au moindre risque.

On le remarque donc une fois de plus, la guerre économique s'avance masquée par la promotion de la plus grande liberté de communication, et dans ce genre de conflit « informationnel », la stratégie publicitaire doit être revue et corrigée.

Dans son livre *La publicité est-elle une arme absolue ?*, le président de l'agence *Jump*, Michel Hébert, tente de démontrer la nécessité d'un *business de guérilla*, en pré-

1. « La bombe informatique », entretien de Paul Virilio et Frederick Kittler, *Arte*, n° 15, 1995.

cisant qu'il faut transformer dans son intégralité la chaîne de la communication¹.

D'où la résistible ascension de la publicité dite interactive qui allie le divertissement audiovisuel à l'efficacité du marketing.

En France, 700 000 foyers peuvent aujourd'hui manifester leur intérêt pour un produit présenté dans un spot publicitaire, il suffit d'utiliser *la touche* « OK » de la télécommande numérique, grâce aux logiciels *Open tv* (pour TPS) et *Media highway* (pour Canal satellite).

C'est la consécration pour la télévision de masse d'un type de publicité qui n'existait encore que sur Internet.

De la publicité *interactive* à la publicité *comparative* il n'y a plus qu'un pas à franchir, *un petit pas pour l'homme mais un grand pas pour l'inhumanité*!

Un grand pas vers la « délation de masse », l'industrialisation de la dénonciation.

« Comparaison n'est pas raison », décrétait le proverbe il y a longtemps. Or, actuellement, avec l'exigence d'une concurrence globale pour le marché unique, la comparaison est devenue un phénomène GLOBALITAIRE qui nécessite l'intégrale surexposition, non seulement des lieux comme hier avec la télésurveillance routière, mais encore des personnes, de leur comportement, de leurs actions et de leurs réactions intimes.

Ainsi, la *déraison* de la mise en concurrence forcée

1. *Le Figaro*, « Naissance du business de guérilla », 11 novembre 1997.

s'installe-t-elle dans nos activités économiques, politiques, culturelles...

Déraison du plus fort, l'entreprise multinationale laisse sur la touche (la touche « ok » !) le plus faible, ce « citoyen du monde » consommateur d'une sorte de *jeu de société* où le réflexe conditionné l'emporte sur la réflexion partagée ; phénomène statistique de massification des comportements sociaux qui menace la démocratie elle-même.

Comme l'exprimait avec humour Albert Camus : « Lorsque nous serons tous coupables, ce sera la démocratie véritable ! »

Après la délation de bouche à oreille, la médisance et la calomnie, les ravages sociaux de la rumeur, le téléphone gratuit pour les délateurs ou les écoutes téléphoniques des suspects, débute donc le règne de la *délation optique*, avec la généralisation des caméras de surveillance – non seulement dans les rues, les avenues, les banques ou les supermarchés, mais aussi à domicile, dans le logement social des quartiers défavorisés – et surtout avec la prolifération mondiale des *cameras live* sur Internet, où l'on peut visiter la planète en restant chez soi, grâce à *Earthcam*, serveur qui possède déjà cent soixante-douze caméras placées dans vingt-cinq pays. Ou encore, avec *Netscape eye*, l'accès à des milliers de sites de *cameras on line* destinées non seulement au tourisme, au commerce, mais à une introspection généralisée.

Figures d'un voyeurisme universel qui dirige le regard de tous vers des « points de vues » privilégiés, cette soudaine multiplication des points de vues n'étant jamais que l'effet d'annonce des futurs « points de

ventes » de la dernière globalisation, *celle du regard de l'œil unique.*

Optique active (ondulatoire) qui vient renouveler de fond en comble l'usage traditionnel de l'optique passive (géométrique) de l'ère de la lunette de Galilée, comme si la perte de la ligne d'horizon de la perspective géographique nécessitait la mise en œuvre d'un horizon de substitution – HORIZON ARTIFICIEL d'un écran ou d'un moniteur susceptibles d'afficher en permanence la prépondérance de la perspective médiatique... le relief de l'événement « téléprésent » prenant le pas sur les trois dimensions du volume des objets ou des lieux, *ici présents.*

D'où cette multiplication des « grands luminaires », satellites d'observation ou de transmission qui s'appêtent à saturer l'espace orbital de notre planète, avec le lancement du projet *Iridium* de Motorola, de *Teledesic* ou encore de *Skybridge* par la compagnie Alcatel.

« PLUS VITE, PLUS PETIT, MOINS CHER », cette devise de la Nasa pourrait bien devenir, sous peu, celle de la mondialisation. Avec une nuance toutefois, puisque la *petitesse* et la *vitesse* en question ne seraient plus celles des engins destinés à la conquête des espaces extra-terrestres, mais celles de notre géographie, à l'heure de sa soudaine compression temporelle.

Aux sociétés de l'enfermement dénoncées par Michel Foucault succèdent donc les sociétés de contrôle annoncées par Gilles Deleuze.

Ne vient-on pas, en France, d'autoriser la pose sur les détenus en fin de peine, d'un *bracelet électronique*,

UN TRANSPONDER qui permet de les localiser en permanence, évitant ainsi d'encombrer un peu plus des prisons déjà surpeuplées.

« Humanitaires », dit-on aujourd'hui de ces pratiques inaugurales qui seront demain, n'en doutons pas, étendues à d'autres catégories de déviants, étrangers à la norme.

Que dire encore de l'engouement des entreprises post-industrielles pour le téléphone cellulaire qui permet de supprimer, pour leurs employés, la distinction entre vie privée et temps de travail ?

Ou, en Grande-Bretagne cette fois, le lancement de contrats, non plus à temps partiel, mais des *contrats à zéro heure* accompagnés de l'offre d'un téléphone portable : lorsque l'entreprise a besoin de vous, *elle vous sonne et vous accourez!* Réinvention d'une servilité domestique, de même nature finalement que *l'incarcération électronique* des délinquants, dans le circuit fermé d'un commissariat de police...

Plus le monde se rétrécit par l'effet relativiste des télécommunications et plus le télescopage des situations se fait violemment, avec le risque d'un KRACH économique et social qui ne serait que le prolongement du KRACH VISUEL de ce « marché du visible », où la *bulle virtuelle* des marchés financiers (inter-connectés) n'est jamais que la conséquence fatale de cette *bulle visuelle* d'une politique devenue à la fois PANOPTIQUE ET CYBERNÉTIQUE.

June Houston, notre Américaine paranoïaque, est donc bien l'héroïne involontaire d'un jeu qui ne fait que commencer et où chacun surveille et inspecte tous les autres, à la recherche d'un *spectre* qui ne hante plus

seulement l'Europe mais le monde, celui des affaires et de la géopolitique globale... D'ailleurs, notre déséquilibre s'inspire très précisément des écrans de Wall Street, en affichant sur son site *Fly vision*, la réactualisation de l'état des lieux de son domicile, toutes les deux ou trois minutes, provoquant ainsi l'assiduité de guetteurs que rien ne décourage vraiment – à l'instar des traders de New York – d'autant que la belle américaine affiche parfois des photos d'elle, des PHOTOS FIXES évidemment...

À la suite de la plainte déposée par un collectif féministe contre le viol, une affiche vantant une grande marque de chocolat a été immédiatement retirée, avec les excuses du publicitaire.

Sur l'affiche en question, on voyait le top model de race noire Tyra Banks, le corps nu et dégoulinant de longues taches blanches – de la crème, sans doute ? Et à côté, écrit en grands caractères : « *Vous avez beau dire NON, on entend OUI* ». Ce qui a alerté la ligue de défense contre le viol, ce n'est pas tant l'image de ce corps de femme souillé que le commentaire qui l'accompagnait : un NON entendu comme un OUI. *La métaphore d'une voix que l'on étouffe.*

Pourtant, ce phénomène typiquement audiovisuel se reproduit chaque jour dans les mass media et en particulier à la télévision : quand la régie-image envoie en flashes, de la violence, du sexe, du sang... les commentateurs de l'actualité sont tenus d'employer simultanément un langage expurgé, afin de ne blesser ou de n'écarter aucune catégorie d'auditeurs, aucune communauté (économique, raciale, clinique, sexuelle, etc.) et de conserver un taux d'écoute stable.

Avec le *live* (en temps réel ou en léger différé) cette contradiction interne est devenue très difficile, voire

impossible à gérer, puisqu'aux classiques incidents techniques de la transmission sont venus s'ajouter les pièges redoutables du commentaire instantané, pour des journalistes qui se trouvent désormais aux frontières de la parole et de l'image, pris en permanence entre un langage *soft* (politiquement correct) et les images *hard* du « *see it now* » (visuellement incorrectes).

On retrouve ce dilemme d'un langage devenu embarrassant et embarrassé dans d'autres catégories professionnelles. Ainsi, quand on demandait récemment à un grand couturier pourquoi, dans les publications populaires, les top models avaient remplacé les actrices et les stars de cinéma, il avait simplement répondu : « *Parce qu'elles ne parlent pas !* » Pour le top international, le dilemme de la communication audiovisuelle était résolu par l'amputation pure et simple de la parole.

Comment s'étonner dès lors des nouvelles tendances *visuelles* d'une haute couture devenue babélieenne et de ces défilés où, nous dit-on, *les couturiers osent tout* devant les caméras internationales, comme ces « *rudes boys* » anglais prenant, pour un temps, la direction de vieilles maisons telles que Dior ou Givenchy à Paris. L'un d'eux est d'ailleurs l'auteur d'une collection de vêtements et sous-vêtements féminins déchirés et souillés de taches rouge-sang, baptisée « *Viol dans les Highlands* »...

Au début de ce siècle, le romancier Paul Morand notait déjà : « La vitesse, en heurtant deux câlineries, en fait une commotion mortelle »... Le viol serait-il devenu le produit méconnu d'une urgence technologique qui se banalise ?

Depuis ce mois de juillet 1962 où fut réussi le lancement du satellite *Telstar* de l'*American Telephone & Telegraph*, qui permit la première retransmission télévisée en direct entre les États-Unis et l'Europe, jusqu'à la commutation généralisée des multimédias à laquelle nous assistons actuellement, le monde est passé brutalement du « *hear it now* » à la surexposition du « *see it now* ». Désormais, qu'on le veuille ou non, toute relation interpersonnelle, toute entrée en communication, toute démarche cognitive, nous implique inconsciemment dans cette violence non sanctionnée d'une *commotion optique* devenue globale. Ainsi, cette esthétique révolutionnaire d'une image perçue en temps réel (*hard*) entraînera rapidement la levée des *interdits moraux* qui frappaient encore la pornographie et les actes obscènes sur les écrans. Elle explique aussi l'importance de ce marché sur le minitel puis sur Internet.

Réduits au silence, nos top models n'ont plus rien d'aguichant. Leurs corps ne sont pas seulement dénudés, ils sont exposés *sans mot dire* aux souffrances des laboratoires, de la chirurgie plastique à la testostérone...

Ne nous y trompons donc pas, s'ils lancent une mode, elle n'est plus vestimentaire, les tops sont déjà des mutants qui inaugurent un événement inouï : *La mort prématurée de toute langue vivante*.

La nouvelle Babel électronique périrait non pas de la pléthore des langues mais de leur disparition. Il ne s'agirait plus de se parler, d'écrire, de penser, comme les Nord-Américains, grâce à un pseudo-anglais standard, mais de faire tout cela en même temps, de plus en plus vite.

« *Brevety is the soul of e-mail* », déclare aux internautes Nicholas Negroponte dans *Being digital*. Et le milliardaire George Soros affirme de son côté : « Je suis capable de réduire la situation la plus complexe à sa plus simple expression. »

L'accélération technologique avait d'abord opéré le transfert de l'écrit à la parole – de la lettre et du livre au téléphone, à la radio... –, c'est aujourd'hui la parole (le verbe) qui logiquement dépérit devant l'instantanéité de l'image en temps réel. Avec l'illettrisme et l'analphabétisme, s'ébauche l'époque des micros silencieux, du téléphone muet, non plus en panne technique, mais en panne de socialité, parce que nous n'aurons bientôt plus rien à nous dire, ni le temps réellement de le dire – que surtout, nous ne saurons plus comment nous y prendre pour écouter ou dire quelque chose, comme déjà nous ne savons plus bien l'écrire, malgré la révolution du fax qui devait soi-disant réactiver l'épistolaire.

Après l'effacement brutal de la multitude des dialectes des tribus et des familles, à l'avantage du langage académique de nations en pleine expansion, maintenant désappris au profit du vocabulaire global de l'*e-mail*, on peut imaginer désormais une vie planétaire devenant progressivement une histoire sans parole, un cinéma muet, un roman sans auteur, des *comics* sans bulle...

Mais aussi, dans la violence généralisée de l'accélération, des souffrances qui n'auraient plus de plaintes, des épouvantes sans hurlements ni personne pour les entendre, des angoisses sans prières ni même analyses !

Comme le présentait Caspar David Friedrich : « *Les*

peuples n'auront plus de voix. Il ne leur sera plus permis d'avoir conscience d'eux-mêmes et de s'honorer. »

« La politique est un théâtre qui se joue souvent sur un échafaud », disait à peu près saint Thomas More qui en fit l'expérience à ses dépens.

L'écran remplace aujourd'hui l'échafaud où, selon l'auteur de *l'Utopie*, on tuait naguère le politique. De fait, le dilemme audiovisuel est devenu la plus sûre menace pesant sur nos vieilles démocraties si bien nommées *représentatives*. En effet, le premier art politique était l'éloquence, cette éloquence démocratique qui, en retour, récolte *des voix*, du suffrage et du vote.

Nos hommes d'État étaient des hommes de forum, de tribune, de meeting. Leurs discours pouvaient durer trois ou quatre heures. Ils étaient avocats, publicistes, journalistes, écrivains, poètes...

On peut aujourd'hui se poser cette simple question : quelle apparence donnerait-on maintenant à de grands tribuns historiques tels Clemenceau ou Churchill dans ces émissions télévisées – style « Bébête Show » – qui encombrant quotidiennement de leurs clones politiques gesticulants et ineptes, les écrans de toutes les démocraties du monde ?

Et après un tel traitement audiovisuel, ces hommes d'État auraient-ils encore eu assez de charisme pour mobiliser les populations et finalement sauver la démocratie de la disparition pure et simple ? *On peut légitimement en douter !* Une fois posée cette question sur l'avenir de la *représentation politique*, on comprend mieux que la plupart des grands partis rêvent désormais

d'élus si *soft*, si *soap* et silencieux que l'on ne pourrait vraiment en tirer aucun pantin grotesque, aucun propos débile.

Là encore, les États-Unis ont innové avec un John Fitzgerald Kennedy – riche, jeune, bronzé et désinvolte comme *Gatsby le Magnifique* – qui gagna la présidence en 1960, devant quatre-vingt-cinq millions de télé-spectateurs des deux sexes, grâce à un face à face en direct, avec un Richard Nixon au physique peu reluisant.

Reagan, jeune premier de cinéma sur le retour, avait encore de la prestance et sa femme, Nancy, une ligne irréprochable. Carter, brave homme, faisait beaucoup de jogging et, surtout, ressemblait de manière désarmante au populaire acteur Mickey Rooney, l'un des survivants du grand Hollywood.

Bush n'était pas vilain et très *soap*. Par contre, son épouse au robuste physique de grand-mère dynamique, dut faire amende honorable devant les caméras du monde entier, en tournant elle-même en dérision sa propre apparence.

Clinton fut d'abord élu parce qu'il ressemblait à Kennedy et parce que Hilary, sa femme, avait subi auparavant diverses opérations de chirurgie plastique. Les médias populaires s'en prirent alors à leur fille unique, gentille adolescente de treize ans au physique un peu ingrat. Elle dut modifier son look pour permettre à son père de remporter la victoire aux présidentielles de 1996. Ces exemples ont été suivis ailleurs, et les top-politiques se sont multipliés ces dernières années dans le monde.

Par ailleurs, Nixon estimait déjà au début des

années 70 que les présidents des grandes puissances n'étaient plus vraiment nécessaires à la vie intérieure des nations.

Autrement dit, président et représentants d'une nation cesseraient, aussitôt élus, de s'adresser à elle. Ils suivraient, en somme, le mouvement général de la révolution silencieuse du monde audiovisuel.

Ainsi, le *team* qui a entraîné Clinton pour les dernières présidentielles, l'a poussé à *parler le plus vite possible*. Se pliant aux strictes règles télévisuelles, il devait pouvoir TOUT DIRE sur un thème en moins de quatre-vingt-dix secondes avant de ne plus rien en dire, après son élection !

Qui va à la chasse perd sa place. De nouveaux mutants politiques ont fait depuis peu leur apparition sur nos écrans, tels Benjamin Nétanyahou, Hjørg Haider, Tony Blair, etc. Outre un physique visuellement correct, ces personnages ont compris que dans un monde en pleine globalisation, il n'y avait plus à *proprement parler* ni droite, ni gauche, et que depuis la chute du mur de Berlin, cela n'avait littéralement plus de sens. Seul demeurait posé le grand dilemme audiovisuel, le conflit entre le *soft* (la parole) et le *hard* (l'image).

À l'inverse de celui tenu en général par les représentants de vieux partis en pleine déconfiture, le discours des nouveaux top models politiques sera *hard* et percutant.

Si les anciens dirigeants se sont souciés de plaire en corrigeant leur apparence, dansant le rock, faisant du jogging, etc., cela, les nouveaux tops savent aussi le faire, mais, en plus, dans le grand silence politique et

social de populations livrées à elles-mêmes par leurs propres dirigeants ; *ils parlent* et leur discours ne s'adresse plus à un quelconque inconscient collectif, mais à ce nouvel état de la conscience qu'implique, à chaque seconde, la violence instantanée de la commutation universelle.

À ce qui rassemble et rapproche succède ce qui éloigne, exclut, rejette, divise... Choc en retour et contrecoup dont les technologies de l'accélération sont par définition porteuses, violence médiatique dont le terrorisme et la publicité ont depuis longtemps fait leur doctrine.

Désormais, vous aurez beau dire NON, on entendra OUI.

Après le drame de la capsule *Apollo 13*, l'explosion en vol de la navette *Challenger*, la station *Mir* illustre à son tour l'accident général de l'aventure spatiale.

Aux yeux de tous, l'espace circumterrestre devient officiellement ce qu'il était effectivement depuis trente ans : *une poubelle cosmique*, la décharge où s'entassent les déchets de l'industrie astronautique.

Mais avant d'enchaîner, au cours de l'année 1997, la longue série de ses défaillances techniques, cette station TITANIC avait inauguré, dès 1991, avec la mission soviétique *Ozon*, un autre type d'accident, *l'accident du Temps*, de ce temps historique dont un film documentaire d'Andrei Ujica, *Out of the present*, donne à voir les épisodes successifs.

Demeuré sur orbite contre son gré, pendant dix longs mois, Sergueï Krikalev, le dernier cosmonaute de l'Union soviétique, aura anticipé non seulement « l'accélération de l'Histoire » de son pays avec l'effondrement de l'URSS et le retour de la sainte Russie, mais aussi *l'accélération de la réalité*. En fait, la station *Mir* n'est déjà plus qu'un *monument sidéral*. Ruine cosmique, à l'instar des pyramides, elle accuse désormais son grand âge – onze ans –, elle se charge de mémoire et laisse apparaître sa vétusté et aussi le désarroi des

hommes qui l'occupent encore, accusés qu'ils sont de tous les maux, par le pouvoir orbital de la Cité des Étoiles.

À l'inverse du grand rêve intersidéral d'un Werner von Braun, la station russe affiche l'extrême misère d'une caste de navigateurs, héroïsés depuis près d'un demi-siècle pour les besoins du complexe militaro-industriel.

Après la catastrophe de l'ex-Union soviétique, la réalité reprend en effet ses droits. L'ère de la science-fiction politique s'achève et c'est l'implosion du mythe technoscientifique de la toute-puissance industrielle de l'homme dans l'espace.

D'où, aujourd'hui, cette lutte acharnée des Russes pour préserver la station *Mir*, ainsi que le lancement par les Américains de l'opération *Mars pathfinder*, avec son gentil robot.

Là aussi le temps a passé, « l'illusion cosmique » est devenue dérisoire, « comique » même !

Avec les déboires des passagers de ce vaisseau rouillé et bientôt démantelé, la station *Mir* est un autre type de mausolée de la place Rouge. À l'exemple de la centrale nucléaire de Tchernobyl qui introduisait la fin de l'URSS, la ruine de la station orbitale est le signe avant-coureur d'une débâcle prochaine du mythe progressiste de la conquête des étoiles par l'humanité ; de ce COSMISME qui, à la fin de la décennie 80, venait suppléer en Union soviétique au déclin du COMMUNISME.

Force reste aujourd'hui aux lois de l'astrophysique : *le vide sidéral reste le vide* et l'actuelle démythification de l'avenir radieux de l'astronautique est probablement

plus importante pour nos sociétés que celle du marxisme-léninisme.

Après la chute du mur de Berlin, c'est maintenant tout un pan du positivisme technoscientifique qui s'écroule sans bruit, avec la ruine du premier MONUMENT HISTORIQUE ZÉNITHAL.

Depuis le commencement de la décennie 90, avec la fin de la guerre froide, nous assistons non seulement au dégel de l'ancien Empire soviétique avec ses multiples séquelles, mais également à l'effondrement de *l'empire astronautique*, et ceci malgré l'incessante prolifération des satellites d'observation et de télécommunication¹.

Fondée notamment sur les recherches d'un Hermann Oberth, dont les ruines du site de Peenemünde témoignent encore, l'industrie de l'aéronautique change aujourd'hui de visage, pour s'orienter, là comme ailleurs, dans le domaine de l'hyperproductivité, vers *l'automatisation* des sondes spatiales et autres engins de reconnaissance astronomique, donnant ainsi raison aux souhaits de l'inventeur des télétechnologies, Vladimir Kosma Zworykin, déclarant au cours des années 30, que l'avenir de la télévision électronique c'était d'en faire un jour le « télescope du futur », en installant sur les fusées une caméra tv... La soi-disant conquête de l'espace n'étant jamais qu'une simple

1. La fusée chinoise *Longue Marche 2 III* a mis sur orbite, le 1^{er} septembre 1997, deux satellites *Iridium* pour la firme américaine *Motorola*, annonce l'agence Chine Nouvelle. Ce réseau devrait comprendre au total soixante-six satellites de ce type – vingt-quatre sont déjà sur orbite.

conquête de *l'image de l'espace* pour un monde de télé-spectateurs.

Tout ceci expliquant, par exemple, l'actuel succès des « chroniques martiennes » du robot *Sojourner*, ainsi que celui de la désastreuse saga de la station *Mir*.

« J'ai l'impression d'être sur le gaillard d'avant de la caravelle de Christoph Colomb abordant les côtes de l'Amérique », s'émerveillait, en 1989, un astronome français à propos de l'expédition de la sonde *Voyager 2* parvenant aux abords de Neptune.

Lancées il y a tout juste vingt ans, les sondes spatiales *Voyager 1* et *2* ont aujourd'hui parcouru près de dix milliards de kilomètres à 60 000 kilomètres par heure, chiffres *astronomiques* qui n'ont cependant aucun sens pour les terriens que nous sommes...

Selon la Nasa qui est responsable de leurs lancements, les performances de ces *vaisseaux automatiques* représenteraient l'une des plus belles aventures de l'ère spatiale : « *un exploit supérieur à l'envoi de l'homme dans l'espace ou à la conquête de la Lune* ».

À un coût très inférieur à celui de la navette spatiale, « ces deux robots de 815 kg nous en ont appris beaucoup plus sur le système solaire que tous les astronomes réunis depuis Ptolémée¹ ».

Décidément, dans l'espace depuis quelque temps, l'homme a mauvaise presse et n'est jamais qu'un handicap de plus !

1. « Les *Voyager* fêtent leurs vingt ans aux frontières du système solaire », *Le Monde*, 4 septembre 1997.

Par le surcoût qu'il impose aux missions, l'astronaute est semblable au prolétaire contemporain de l'entreprise mondialiste, qui exige à terme sa mise à pied, l'hyperproductivité nécessitant, là aussi, l'AUTOMATISATION, et le dégraissage du personnel employé.

Si l'on en croit par exemple Edward Stone, le directeur du centre de la Nasa chargé de la conduite des sondes automatiques et à l'origine du programme *Voyager*, ces robots étaient supposés n'observer que deux planètes, mais la richesse des données récoltées lors du survol de Jupiter et de Saturne en 1979 et 1981, a décidé les Américains à prolonger leur mission aux limites de notre galaxie : « *Là où aucun instrument fabriqué par l'homme n'est jamais allé effectuer des mesures*¹ ».

Le mot est lâché, il s'agit moins désormais d'*explorer* que de *mesurer*, et dans cette « guerre des étoiles », la tête chercheuse a de l'avenir !

Les déboires des cosmonautes de la station *Mir* illustrent donc à merveille le discrédit de l'homme au travail, ce navigateur des « vols habités » qui ne se contente pas de *prendre* la mesure mais de *donner* toute sa mesure à la réalité du monde ou de l'outre-monde.

Comment, là encore, ne pas deviner l'influence néfaste de la course aux performances techniques ?

« L'accélération se fait plus lourdement sentir que le travail proprement dit, écrivait Ernst Jünger, *la hâte croissante est un symptôme de la transmutation du monde en chiffres*.² »

1. *Le Monde*, op. cit.

2. *Soixante-dix s'efface*, vol. I, Gallimard, 1984, p. 366.

Aujourd'hui, derrière l'extrémisme même des résultats de la recherche dans les domaines physique et biophysique, le doute s'insinue, non seulement sur la nature du progrès, mais sur le devenir de la « science ».

Inquiets du développement de « l'accident », certains chercheurs en viennent même à se méfier de leurs propres travaux et tentent désespérément de fixer quelques limites à ne pas dépasser, inaugurant ainsi « l'accident intégral » du positivisme...

« Derrière la soif inextinguible de la spéculation scientifique se cache plus que de la curiosité, les premiers pas sur la Lune ont certes fait progresser le savoir, mais ont démenti l'espérance », écrivait encore Jünger, « c'est ainsi que l'astronautique peut mener à d'autres buts que ceux qu'elle vise ¹ ».

Avec les sagas opposées de la station *Mir* et de la sonde *Mars pathfinder*, cette soudaine désespérance de la science devient d'actualité.

Dans un entretien récent, Claude Allègre, ministre français en charge de « la recherche et de la technologie », déclarait : « Les vols habités sont une fausse route, c'est clair. En revanche, je suis convaincu que l'exploration de Mars ou celle de Vénus offrent une véritable perspective scientifique ».

Une déclaration officielle comme celle-là équivaut à une déclaration de guerre à la corporation déjà ancienne des astronautes, ce que Jean-Loup Chrétien, le vétéran français de l'espace (cinquante-neuf ans) n'a pas manqué de relever, en s'appêtant à rejoindre la station *Mir*.

1. Ernst Jünger, *op. cit.*, p. 210.

De même, le sénateur John Glenn (soixante-dix ans), le pionnier américain de la mise sur orbite, demandant sa réintégration dans le programme spatial, pour effectuer une *mission navette* dont le but serait d'étudier « *les effets de l'apesanteur sur le grand âge* ».

« *L'exil est une longue insomnie* », écrivait, en connaissance de cause, Victor Hugo.

Est-ce donc la fin de l'émancipation extraterrestre, l'achèvement du rêve du grand échappement cosmique de l'humanité ?

Si c'était effectivement le cas, l'actuelle mondialisation de l'Histoire serait aussi la clôture, la fin du positivisme scientifique.

Confrontés dès l'origine de la course à l'espace à la priorité de *l'animal de laboratoire* (la chienne Laïka, les singes, et autres cobayes), les cosmonautes de cette fin de siècle sont désormais confrontés à la priorité de la *machine automatique*, aux robots domestiques susceptibles de leur succéder.

On comprend mieux ainsi la publicité faite, autour d'Internet, à cet « espace virtuel » destiné à supplanter, demain, « l'espace réel » du cosmos...

Après l'ordinateur et le joueur d'échecs, le moment est peut-être venu pour nous de céder la place aux « machines célibataires » ?

« L'avion frôle le sol, le sol ouvre l'avion en quatre avec plus de délicatesse que le gourmet ne pèle sa figue [...] Avec le ralenti cinématographique, le choc le plus violent, l'accident le plus meurtrier, nous paraissent aussi doux qu'une succession de caresses.¹ » On peut aussi passer le film à l'envers. Les débris de l'avion viennent alors se réajuster sous nos yeux avec autant de précision que les fragments d'un puzzle, puis l'avion resurgit indemne de la poussière qui se résorbe et, pour finir, s'enlève du sol à reculons avant de disparaître de l'écran comme si de rien n'était.

Quand on prétendait, au début du siècle, que *le cinéma était un nouvel âge pour l'humanité*, on ne se doutait pas à quel point.

Au cinéma, non seulement rien ne s'arrête, mais surtout rien n'a forcément de sens, puisque sur les écrans *les lois physiques s'inversent* : la fin peut devenir le commencement, le passé se transformer en futur, la droite peut être la gauche, le bas se trouver en haut, etc.

En quelques décennies, avec la progression foudroyante du cinéma industriel, l'humanité est passée à son insu dans une ère de non-sens, une histoire sans

1. Paul Morand, *L'homme pressé*, Gallimard, 1929.

queue ni tête où les technologies de l'audiovisuel sont devenues un travers de l'intelligence, ce que les Anglo-Saxons appellent une *shaggy dog story* ! Plus vite ou lentement, ici ou ailleurs, partout et nulle part... avec l'optique cinématique et ses effets très spéciaux, non seulement l'humanité était déjantée, mais elle voyait double.

Désormais, ce que l'accélération du mouvement physique dérobaît partiellement au regard familier, se trouverait sur l'écran à portée de vue de tout un chacun. Mécanique du vol des oiseaux ou galop du cheval, trajectoire ultra-rapide des projectiles, mouvements insaisissables de l'air ou de l'eau, chute des corps, déflagration de la matière, etc. Et aussi, à l'opposé, ce qui se cachait dans l'extrême lenteur naturelle des choses : germination de plantes, éclosion des fleurs, métamorphoses biologiques... et tout ça dans l'ordre et le désordre, comme on veut.

Dès la fin du XIX^e siècle, l'objectivité de l'ancienne observation scientifique allait se trouver honteusement compromise par cette nouvelle imagerie et la grande affaire de cette *époque cinédramatique*¹ deviendrait la conquête de cet au-delà du visible, cette face cachée de notre planète – cachée non plus par les grandes distances désormais maîtrisées, mais par le Temps lui-même – son *extra-temporalité* plus que par son *extra-territorialité*.

Devant cette fusion/confusion sans précédent du visible et de l'invisible, comment ne pas se souvenir des origines du cinéma populaire : numéro de music-

1. Karl Kraus.

hall ou attraction foraine qui trouve sa place, à partir de 1895, entre les baraques des illusionnistes et celles d'authentiques scientifiques désargentés, ces « mathémagiciens » qui exécutaient sur les champs de foire leurs tours de *physique amusante*.

Écoutons Robert Houdin, prestidigitateur mais aussi concepteur, au siècle dernier, d'androïdes et de matériel optique :

« L'illusionnisme, dit-il, est un art tout entier occupé à tirer parti des limites visuelles du témoin en s'attaquant à sa capacité innée à distinguer entre le réel et ce qu'il croit réel et vrai, l'amenant ainsi à croire fermement à ce qui n'existe pas. »

Aujourd'hui, lorsqu'un illusionniste comme David Copperfield (disciple et admirateur de Houdin) prétend exécuter devant les caméras ses tours de magie, il éprouve les plus grandes difficultés à les rendre non seulement crédibles mais surtout *extra-ordinaires*, non par manque d'habileté, mais parce que le champ de la crédulité publique s'est considérablement élargi ces dernières années, au rythme même des progrès des mass media : de quelques heures à 24 heures sur 24, mais surtout « *see it now* » de la télévision en temps réel, ont renforcé chez les téléspectateurs, notamment les plus jeunes, ce qu'on appelle des *états de conviction délirante*¹.

Désormais, pour étonner le public, Copperfield, au lieu d'escamoter une colombe, devra faire disparaître un Boeing, et encore !

1. Certitude absolue non accessible à une quelconque critique ou à la plus simple évidence.

De même, personne ne s'est vraiment interrogé à propos du surprenant suicide collectif des membres de la secte *Heaven's gate* : comment, en effet, ces informaticiens avaient-ils pu se croire capables de s'escamoter eux-mêmes pour aller rejoindre *physiquement* l'éternité, à la faveur d'une conjonction astronomique ?

Mais cela paraît moins extravagant si l'on se souvient du slogan lancé en direct à la télévision, le 21 juillet 1969, par Neil Armstrong, le premier homme à fouler le sol lunaire : « *Un petit pas pour l'homme, un grand pas pour l'humanité* ».

Sur les écrans des télévisions domestiques, le petit pas RÉEL de l'astronaute ressemblait à un vague sautillement.

Par contre, le grand pas VIRTUEL de l'humanité faisait plus de 300 000 kilomètres de long et 650 millions de personnes sur la Terre avaient eu l'illusion de l'accomplir au même moment ; 650 millions de téléspectateurs s'étaient mis en apesanteur à domicile, « avec le sentiment d'avoir participé à une grande épopée de l'exploration », écrira un journaliste américain... Aujourd'hui, ils seraient des milliards à s'y croire.

Tout ça parce que la mécanique, toutes les mécaniques (cinématique, ondulatoire, statistique, etc.) ont démontré mathématiquement qu'elles étaient capables de libérer l'humanité des contraintes physiques du monde réel, de ses dimensions qui sont censées s'opposer à ses virtualités et dont la pire serait le TEMPS.

Ce n'est donc pas un Boeing que nos mathémagiciens contemporains se proposent maintenant d'escamoter, c'est la TERRE VIVANTE et c'est SON DOUBLE MÉTAPHYSIQUE qu'ils nous dévoilent progressivement.

Un astre mort, bientôt baptisé Cybermonde ou Cyberspace, alors que le nom de *Cybertime* conviendrait mieux à cette nébuleuse, ce sous-produit d'un illusionnisme qui, depuis la plus haute antiquité, a tiré fortune *des limites visuelles du public en détruisant sa capacité à distinguer entre le réel et ce qu'il croit réel et vrai...* Tels ces magiciens grecs qui, selon Platon, prétendaient déjà recréer à volonté la planète.

Dans ce roman à la Lewis Carroll, le MAL serait devenu le RÉEL au travers de la multitude de ses systèmes analogiques. Le BIEN consisterait à les éradiquer, à les dévergonder.

On assiste même, sous la pression de la publicité, à la formation d'une nouvelle humeur belliqueuse, une sorte d'UNION SACRÉE. Chacun désormais croit devoir tenir un même discours d'extraterrestre où, comme dans les noces de la carpe et du lapin, le matérialiste épouse le théologien, le scientifique s'unit au journaliste, le biologiste copule avec le fasciste, le capitaliste avec le socialiste, le colonial avec le décolonisé... Depuis la pandestruction du monde annoncée par Bakounine il y a plus d'un siècle, jusqu'aux hurras délirants des futuristes européens « rompant les contacts avec la terre immonde », bientôt relayés par ceux des atomistes d'Hiroshima, en attendant les récents délires psychokinésiques des internautes..., qu'on le veuille ou non, *la guerre des mondes* est depuis longtemps déclarée et plus que dans toute autre guerre, *sa première victime est la vérité*¹.

1. « La première victime d'une guerre c'est toujours la vérité », Rudyard Kipling.

De même que les féroces chants homériques, avec leur fantasmagorique population de dieux sanguinaires, de héros surhumains et de monstres à transformation, préfiguraient les grandes invasions terrestres, maritimes et aériennes de l'antiquité et de l'époque contemporaine, pourquoi, puisque la science est devenue un roman, ne pas prendre au sérieux les modernes récits de science-fiction, hantés par l'arrivée prochaine d'une nouvelle race de conquérants impitoyables, de grands décimateurs – ceux de la *guerre du Temps*, cette ultime odyssee mythique où la volonté de surpuissance des envahisseurs ne s'exercerait plus, comme précédemment, sur les distances géographiques, mais au sein des perturbations d'un vortex spatio-temporel ?

Souvenons-nous encore d'Hiroshima, *crime contre la matière* plus que *crime de guerre*, accueilli aux États-Unis comme « un présent de Dieu »... et, plus près de nous, conflits ultra-rapides comme ceux des Malouines en 1982 ou du Golfe en 1991. *Wargames*, a-t-on dit, guerre des images, mais plus encore, conflits métaphysiques entre le réel et le virtuel.

Mais revenons au vieux cinématographe populaire qui, dès la fin du XIX^e siècle, nous invitait à revisiter la planète grâce aux « actualités mondiales », non plus pour ses charmes touristiques, ses merveilles naturelles, mais comme un vaste terrain offert à toutes les destructions, à toutes les catastrophes – incendies, naufrages, ouragans, tremblements de terre, guerres, génocides...

Rare par nature, l'accident ferait partie désormais du

quotidien. Mieux encore, comme dans le cas de l'avion de Paul Morand, il pourrait se muer en un objet de délectation visuelle que l'on resserrait à volonté et dont le grand public se montrerait bientôt insatiable.

La pandestruction du monde ne serait plus une distraction élitique réservée aux délices de quelques potentats à la Néron. Avec le cinéma, elle deviendrait un spectacle de masse et, pourrait-on dire, *le véritable art populaire du xx^e siècle*. Un siècle où, comme l'affirmaient les surréalistes, « tout ce qu'on appelait ART précédemment semblait devenu paralytique »... Et en effet, *sans le mouvement que serait l'accident ?*

Juste avant la tuerie de 1914, le cinéma américain à la Mack Sennett nous proposait même d'en rire, avec ces courts-métrages burlesques où des tas de véhicules divers (trains, automobiles, avions, navires...) se carambolent, s'écrasent, se disloquent, explosent, se réparent à toute vitesse dans une collection de catastrophes dont les héros sortent sans douleur et bizarrement indemnes.

« Une tragédie gaie destinée à une humanité récente et encore incréée », prophétisait à ce propos Luis Buñuel.

L'accident simulé rejoindrait bientôt l'accident réel. Les « films catastrophes » destinés au grand public prendraient pour modèles le naufrage du *Titanic* ou le tremblement de terre de San Francisco, sans oublier la pléthore des films de guerre.

« Sauter, tomber, transpirer ! » déclarait récemment l'acteur Harrison Ford à propos de son métier. La starification elle-même ne se fonderait plus sur le talent ou la beauté, mais sur les risques encourus devant les caméras, par toute une population de cascadeurs venus de la

fête foraine ou du cirque : voltige, chutes contrôlées, accidents en suspens et tentatives suicidaires, et bientôt, avec le direct, *reality show* se muant en *snuff movie*.

Que seraient devenus, pour le grand public, James Dean sans sa Porsche, Ayrton Senna sans sa Ferrari, ou Lady Diana sans la Mercedes fatale à la fin de son tragique *road movie* ?

Peu après les obsèques délirantes du champion brésilien, celles de la princesse de Galles comme un immense plébiscite politique, l'Union Jack hissé au-dessus de Buckingham, la reine d'Angleterre contrainte de faire amende honorable devant les caméras et déclarant *son peuple uni comme un exemple donné au monde*.

Mais quel monde et quel peuple, et peut-on encore appeler ainsi les milliards de téléspectateurs qui depuis longtemps ont perdu pied, noyés dans les mass media ?

Pauvre Majesté qui en est encore aux courses de chevaux et son fils Charles à l'aquarelle et à la culture biologique, comme jadis Marie-Antoinette élevant ses moutons au *petit Trianon* de Versailles...

Pauvres travaillistes qui, après avoir sonné le tocsin, redoutent maintenant d'entendre sonner le glas de la monarchie anglaise et bientôt aussi le leur, celui de la vieille classe politique. L'un des conseillers de Tony Blair, le sociologue Geoff Mulgan, ne vient-il pas de publier un livre, *La vie après la politique*, où il prétend comme bien d'autres qu'avec Internet et la mondialisation : « Chaque individu pourra créer lui-même ses propres objectifs, son comportement et même sa personnalité » ?

Pauvre président Clinton qui en a été averti solennellement en juin 1997, par ceux qui se sont autopro-

clamés les « maîtres de l'univers informatique » ceux de la *Business soft ware alliance*, avec, à leur tête, le patron de Microsoft, tous venus remettre un ultimatum à la Maison-Blanche.

Premier jalon posé, disent-ils, de ce « capitalisme démocratique » dont le réseau universel devrait incessamment échapper aux institutions existantes et impliquer, à court terme, la disparition de tous les intermédiaires économiques, politiques, judiciaires, culturels, etc.

Plus *terre à terre* sans doute et surtout issu de la vieille génération écolo, Ted Turner, patron de CNN et vice-président de *Time Warner*, se déclare de son côté « défenseur de la planète », et interpelle lui aussi le président Clinton pour qu'il rembourse les dettes des États-Unis envers l'ONU... Tout en annonçant qu'il offrait un milliard de dollars à l'organisation, pour « ses œuvres de bienfaisance ». Une OPE d'un nouveau genre extraterrestre ?

À la fin de cet été 1997 de notre *shaggy dog story*, on remarquera encore la cérémonie qui a eu lieu en septembre, à la Cité des Étoiles près de Moscou, quand les deux membres malchanceux de l'ancien équipage de la station *Mir*, après avoir été menacés des pires sanctions, ont en définitive reçu chacun en récompense un *lopin de terre*, un petit morceau de cette planète vivante qui avait bien failli devenir, pour eux, un *monde perdu*... Comme pour ces paysans brésiliens du MST (Mouvement social de travailleurs agricoles) qui meurent en ce moment par centaines « pour un morceau de terre, un morceau de pain, pour que leurs fils ne deviennent pas des bandits ».

Il y a quelques années, une troupe de mimes italiens offrait aux spectateurs parisiens le curieux spectacle d'une douzaine d'hommes d'âge mûr qui portaient couches-culottes et bavoires, et s'agitaient sur scène, trébuchant, se battant, tombant, hurlant, se câlinant, faisant des rondes, s'excluant... Ces personnages burlesques ne ressemblaient ni à des enfants, ni à des grandes personnes, c'étaient de faux adultes ou de faux enfants, ou des caricatures d'enfants, on ne savait pas au juste.

De même, lorsque Bill Gates, quadragénaire au physique d'adolescent, se mêle de déclarer en public : « Il se pourrait, on ne sait jamais, que l'univers n'existe que pour moi ! Si c'était vrai, je dois admettre que cela me ferait plaisir ! », on se demande si le patron de Microsoft ne souffre pas lui aussi d'une sorte de *dérangement dimensionnel*, et si cet univers dont il parle n'est pas, comme celui de la nursery, le monde en réduction des jeux et des jouets d'un grand enfant gâté¹.

Dès la première moitié du xx^e siècle, Witold Gombrowicz et un certain nombre de ses contemporains avaient constaté que le signe de la modernité n'était

1. VSD, numéro spécial Noël-Jour de l'an 1997.

pas la croissance ou le progrès humain, mais au contraire, le refus de grandir : « L'immaturation et l'infantilisme sont les catégories les plus efficaces pour définir l'homme moderne », écrivait Gombrowicz. Après les métamorphoses télescopiques d'Alice, on en était à Peter Pan, l'enfant qui voulait obstinément échapper à son avenir.

Primordial dans les sociétés anciennes, le passage à l'âge adulte ne semblait plus pouvoir se produire dans une civilisation où chacun continuait à jouer sans limite d'âge.

En quelques lustres, les responsabilités sociale ou politique, les obligations militaires, le monde du travail, etc., seraient balayés et, bientôt, toute personne ou toute activité ne présentant pas les aspects de la puérilité seraient traitées « d'élitiques » et rejetées comme telles.

Les tendances générales du marché et de la production de masse s'en trouveraient gravement affectées et l'on passerait sans explication de l'industriel au post-industriel, du *réel* au *virtuel* comblant ainsi les espérances d'une société résolument immature.

En effet, utiliser en priorité les leurres de réseaux mettant en œuvre la vitesse absolue d'impulsions électroniques, soi-disant capables *de donner instantanément ce que le temps n'accorde que peu à peu*, cela veut dire non seulement réduire à peu de chose les dimensions géographiques du monde réel comme le fait l'accélération des véhicules rapides depuis plus d'un siècle, mais surtout, dissimuler l'avenir dans la durée ultra-courte d'un direct télématique – *faire que le futur en arrivant maintenant ne paraisse plus exister...*

No future – c'est l'éternelle enfance des otakus japonais des années 80, refusant de *s'éveiller à l'existence* en quittant le monde de l'imaginaire numérique et la patrie des mangas.

Dans un livre de souvenirs rédigé le 22 février 1942, peu avant son suicide à Petrópolis, Stefan Zweig décrivait l'Europe d'avant la guerre de 1914, et en particulier la société viennoise où il avait grandi¹.

Il racontait comment la hantise de la sécurité y était devenue un véritable système social où malgré de vives tensions nationalistes la stabilité des institutions politique et économique, les assurances en tout genre, la pérennité des familles, le sévère contrôle des mœurs, etc., étaient censés mettre tout un chacun à l'abri des coups durs : « Il nous est aisé, à nous, les hommes d'aujourd'hui qui depuis longtemps avons retranché le mot *sécurité* de notre vocabulaire comme une chimère, de railler le délire optimiste de cette génération aveuglée par l'idéalisme, et mettant tous ses espoirs dans le progrès technique... », écrit Zweig qui ajoute un peu plus loin : « Nous qui attendons de chaque jour qui se lève des infamies pires encore que celles de la veille. »

Ce qui nous intéresse ici, c'est donc le traitement réservé à la jeunesse par ce type de société à la fois progressiste et sécuritaire.

De fait, l'enfant et l'adolescent sont considérés comme faisant partie des dangers potentiels que

1. *Die Welt von gestern*, Bermann Fischer Verlag AB, Stockholm, 1944.

recèle l'avenir. On les traitera donc sans ménagement. Éducation et scolarité quasi militaires (un bague, dira Zweig), mariages convenus, dots et situations héritées, la jeunesse sera ainsi maintenue prudemment à l'écart des affaires, dans un état de perpétuelle dépendance, la majorité légale étant fixée à vingt-trois ans et un quadragénaire étant encore considéré comme suspect.

Il devra, pour être enfin admis à un poste de responsabilité, se « déguiser » en homme rassis, si ce n'est en vieillard, avec longue barbe et embonpoint rassurant.

De sorte que Zweig, qui devait fréquenter assidûment Freud, n'était pas loin de penser que le fameux médecin devait une bonne part de ses théories aux excès du système social autrichien. Comme, par exemple, cette idée très viennoise d'une enfance dépourvue « d'innocence » et potentiellement dangereuse pour l'adulte (les pervers n'étaient-ils pas qualifiés de « grands enfants » frappés « d'infantilisation psychique » ?).

Mais plus encore, sa prise en charge du désir partagé par une jeunesse impatiente de faire « sauter les verrous » de protection (culturel, langagier, moraux...) d'une société sécuritaire assimilée à un type d'oppression typiquement paternel. L'abolition des tabous n'étant en réalité que celle des privilèges exorbitants d'une vieillesse omnipotente, redoutant l'avenir par excès de prudence.

On comprend donc mieux les réactions violentes d'un Karl Kraus, traitant les psychanalystes de *rebut de*

l'humanité ou d'un Kafka parlant de la psychanalyse comme *d'une erreur sans recours* !

C'est qu'à côté, tout à côté du leurre de la *lutte des classes* (finissant par échouer elle aussi, dans le néo-conservatisme mafieux de nomenklaturas gouvernées par des vieillards), prenait place moins nommément une autre révolution, issue celle-là de la *lutte intime des générations* et d'une guerre physiologique aussi immémoriale que celle des sexes ou des ethnies.

L'avant-garde encore clairsemée de cette révolution juvénile prendra d'assaut, en premier lieu, *le pouvoir culturel* et cela, remarquons-le, essentiellement au nom *des actes manqués* (du romantisme à dada ou au surréalisme). Cependant, cette émancipation d'une jeunesse que l'on dira analphabète sera accélérée par les excès même de ce siècle dévastateur. Comme l'écrivait Jules Romains : « Sans l'extrême jeunesse des combattants de la première guerre mondiale, des tueries comme celles de la bataille de Verdun (près de 700 000 morts) n'auraient pas été possibles », et il ajoute : « Les êtres jeunes ne pensent pas à l'avenir, ils n'ont pas la pitié facile, ils savent être féroces en rigolant. »

On peut retourner la proposition et chercher du côté des vieillards qui les avaient traînés là, de François-Joseph I^{er}, empereur d'Autriche, déclenchant le conflit meurtrier à l'âge de quatre-vingt-quatre ans, à Georges Clemenceau, le promoteur de la *décimation pour l'exemple*, qui allait sur ses quatre-vingts ans.

Sans oublier le rationalisme d'une nouvelle bureaucratie militaire capable de gérer sanitairement l'ensemble des populations mâles, en fonction d'un cri-

tère d'âge où les plus jeunes étaient automatiquement sacrifiés¹.

Plus tard, alors *que ne cessaient d'arriver des infamies toujours pires que celles de la veille*, Hannah Arendt observera lucidement ce déferlement nihiliste, « qu'on serait tenté, écrit-elle, de dater historiquement avec Hitler, mais aussi avec Marx ou Nietzsche, ce renversement des vieilles valeurs aussitôt proclamées valeurs nouvelles – créant ainsi *un processus historique à l'envers* ».

Nietzsche ou Hitler n'étaient, respectivement, ni philosophe, ni homme d'État, seulement tous deux les interprètes paranoïaques de l'ultimatum apocalyptique de la jeunesse en lutte contre l'*irréversibilité du temps* : « *Pour la Terre et ce qui s'y trouve, il n'y aura plus de délai !*² »

No future, les grandes hécatombes des révolutions et des guerres industrielles exauçaient finalement les vœux de toute une jeunesse, puisqu'elles avaient le double mérite de détruire son passé (moral, culturel, social...) et de lui épargner *la ligne d'ombre* d'un avenir assimilé à la venue irrémédiable d'une vieillesse haïe.

Quand momentanément la paix sera rétablie, les rescapés des massacres n'en poursuivront pas moins leur course contre la montre, leur assaut donné au temps.

1. « La guerre pratique et l'obsolescence des armées », in Paul Virilio, *Vitesse et politique*, Galilée, 1977, p. 60.

2. « L'Ange debout au-dessus de la mer leva la main vers le ciel et jura par Celui qui vit pour les siècles des siècles, qui a créé le ciel et qui s'y trouve, pour la Terre et ce qui s'y trouve, il n'y aura plus de délai », *Apocalypse*.

Après les artistes maudits du XIX^e siècle, il y aura les générations perdues des soi-disant « années folles ». On assistera ensuite à la démocratisation de la tendance. On passera de Scott Fitzgerald à Kerouac et à une *beat generation* aux allures suicidaires et criminelles, puis à l'angélisme de Woodstock et aux derniers feux de 1968, où comme le prévoyait Arendt *l'imagination ne prendrait pas le pouvoir*¹.

Ensuite, ce serait le désœuvrement obligé des nouveaux losers et autres junkies, devenus les rebuts sociaux toujours plus nombreux d'un monde post-industriel.

De fait, les rêves de libération d'une jeunesse jadis opprimée et avide de changement ont toujours abouti à des dictatures et à des systèmes répressifs paramilitaires. Après Hitler ou Staline, en Union soviétique – pourtant considérée après la première guerre mondiale comme la mecque de cette jeune révolution culturelle –, on en arrive au nouveau nursage technologique proposé au monde par une nation américaine entrée en plein délire globalitaire. Et cela, simplement parce que la publicité de ses vieux produits traditionnels (Coca, jeans, Hollywood, Mickey, etc.) offre paradoxalement l'image d'un *pays jeune* !... Jeune ou plutôt *infantile*.

Il arrive effectivement aux citoyens de cette grande nation (et bientôt à ceux du monde) ce qu'Edgar Poe avait prévu dès le début du XIX^e siècle : « Pendant que l'homme se pavanait et faisait le dieu, une imbécillité enfantine s'abattait sur lui [...] Les techniques étaient

1. Conférence prononcée le 30 octobre 1970 à la *New School for Social Research*.

élevées au rang suprême et, une fois installées sur leur trône, jetèrent leurs chaînes sur les intelligences qui les avaient créées ».

Si, comme l'affirmait Zweig, les anciennes générations confondaient, non sans naïveté, le progrès technoscientifique et le progrès moral, pour les générations nouvelles, avides d'abroger toute culture et toute morale (en tant que théorie des fins des actions humaines), *les technologies s'avanceraient forcément seules*, laissant sur place une humanité sans avenir, se donnant à perpétuité des allures prépubères – l'âge critique étant toujours la quarantaine dans les entreprises, non plus pour admettre un candidat à un poste de responsabilité, mais pour l'en éjecter, parce que trop vieux !

Ceci expliquant aussi le développement de *l'automatisme* comme ultime substitut offert par le progrès technologique aux « actes manqués » d'un ensemble social résolument immature.

Quand on se souvient, par exemple, des démocraties antiques et du contrôle draconien exercé directement par les citoyens sur les dirigeants qu'ils élisaient, il est remarquable de constater qu'aujourd'hui, au sommet de l'État, *l'irresponsabilité* est devenue un droit, un privilège mettant les gouvernants à l'abri du contrôle parlementaire ou juridictionnel, pour les actes accomplis dans l'exercice de leurs fonctions (sauf cas prévus par la constitution).

On le sait, cette situation hallucinante d'un *chef d'État irresponsable* a été renforcée par la guerre froide

où, justement, l'automatisme de frappes nucléaires rapprochées avait réduit à peu de choses les interventions du décideur humain.

Au début de 1998, cette condition d'irresponsabilité prendra un tour grotesque, lorsque le président du plus puissant État du monde risquera d'être démis de ses fonctions pour un petit mensonge concernant sa vie sexuelle, et dans le même temps, sera admis à donner l'ordre d'écraser impunément sous les bombes un pays arabe – de cela, il ne pouvait être tenu pour responsable, c'est-à-dire vraiment conscient et donc coupable – dans une société ludique où l'on n'avait pas craint, il y a quelque quarante ans, de programmer la mort nucléaire de la planète, comme un jeu de l'oie.

Pour confondre les multimédias et les adversaires politiques qui l'avaient mis sur la sellette, il suffira donc au président Clinton, dans son discours très attendu sur l'état de l'Union, de rendre un hommage appuyé à la supériorité des technologies militaires américaines, contraignant ainsi ses opposants à l'applaudir sous peine d'être désavoués à leur tour par les électeurs conservateurs.

Peu après, il allait encore plus loin dans la voie de *l'irresponsabilité* présidentielle, en proposant d'automatiser les frappes de représailles contre les ennemis des intérêts américains dans le monde.

Pour compléter ce curieux tableau d'une inconséquence généralisée, et alors que l'on se croyait déjà à la veille d'un dangereux conflit, le gouvernement des États-Unis annonçait, le 10 février 1998, qu'il avait décidé de ne pas déclencher son attaque contre l'Irak,

avant la fin des jeux Olympiques d'hiver qui avaient lieu au même moment au Japon.

Ainsi, les téléspectateurs ne seraient pas décontenancés par un cumul d'images contradictoires, mêlant abusivement l'euphorie des jeux hivernaux et les visions peu réconfortantes d'une nouvelle guerre du Golfe, qui les aurait forcés à zapper perpétuellement et aurait nui du même coup aux intérêts des sponsors de ces diverses activités lucratives.

L'intelligente intervention de Kofi Annan, habile diplomate africain, allait heureusement dénouer cette situation d'une imbécillité hautement technologique.

« C'est une famille blanche, quatre mannequins exposés tout nus qui se tiennent par la main comme une décoration de dentelle : le père, la mère, le fils et la fille. Tous les quatre ont été conçus de façon à avoir exactement la même taille, 1,40 mètre », écrivait Élisabeth Lebovici le 25 avril 1993 dans *Libération*. Et elle ajoutait : « Concocté par l'artiste californien Charles Ray, ce scénario vaguement hollywoodien, *Chéri, j'ai agrandi les gosses* (ce qui leur donne l'air complètement débile) et *J'ai rétréci les parents* (ils sont littéralement des modèles réduits) ne manque pas d'amener une question goguenarde : les Américains moyens seraient-ils de grands enfants ? Mais le message proposé par le Whitney Museum of American Art de New York, dans le contexte de sa Biennale de 1993, est probablement plus raide : existe-t-il un art américain ?... Il s'agit de repenser les canons en vigueur dans l'univers culturel américain. »

Après l'effondrement idéologique du bloc soviétique dans les années 90, il est temps, en effet, de se souvenir que pour les États-Unis, toute culture fait partie *historiquement* d'une anthropologie de type colonialiste plus que d'activités artistiques qui leur seraient propres.

L'installation des quatre personnages de Charles Ray nous renseigne donc sur l'avenir de la culture mondiale tel que le conçoivent les Américains : après l'assimilation plus ou moins réussie des sexes, des races, des couleurs, *on assimilera les générations* – on les « mélangera » en les nivelant par le bas – un peu à la manière de ces tribus pygmées qui coupaient les jambes de leurs ennemis de grande taille, pour les mettre à leur niveau.

Imaginons, par exemple, un adulte et un petit enfant grimant un escalier. L'enfant ne pourra *se mesurer* à la hauteur des marches et sera rapidement distancé et laissé en arrière par l'adulte.

À l'opposé, lorsque l'homme et l'enfant prendront ensemble un ascenseur, ils s'élèveront à la même vitesse. Chacun à sa manière sera *dé-mesuré*. L'adulte aura perdu un peu de son statut « d'homme fait », on pourra même dire qu'il a rajeuni ou rapetissé, alors que l'enfant aura précocement grandi ou, pourquoi pas, vieilli !

Avec la prolifération de ce genre de serviteurs techno (objets domestiques, outils de travail et de communication, armements, véhicules, etc.), l'homme adulte de l'ère industrielle, et plus encore de l'ère post-indus-

trielle, a progressivement cessé non seulement d'être *centre d'énergie* comme l'indiquait déjà Paul Valéry, mais en n'apportant plus son corps (2/100 de l'énergie dépensée sur terre), il a cessé surtout *de mettre le monde à sa taille* (en pieds, en pouces, en enjambées, en puissance...). Dans tous les sens du terme, l'homme n'est plus *l'étalon du monde*, ou, comme on disait, la *mesure de toute chose*.

N'en doutons donc plus, le progrès technologique ne fait qu'accomplir la révolution juvénile du siècle passé.

Comme pour nos mimes italiens transformés en caricatures d'enfants, désormais le jeu est partout. Après la civilisation de l'image qui n'était que celle du livre d'images du jeune analphabète adapté à l'âge adulte, de la photo industrielle aux bandes dessinées « pulpeuses » et pornographiques, au système éducatif, au perfectionnement professionnel... À la gadgétisation du système des marchandises où chacun se trouve pourvu d'objets moins utiles que soumis aux normes versatiles de l'immaturité. On se gave de nourritures malsaines et sucrées jusqu'à l'indigestion, jusqu'à l'obésité, les jeux et les enjeux boursiers se libèrent de toute contrainte matérielle, la drogue est qualifiée *d'activité récréative* par les militants antiprohibition...

Si, aujourd'hui, le mariage est devenu une institution précaire, c'est que les jeunes époux se refusent à l'idée abominable de *vieillir ensemble*, ou qu'encore, l'immédiateté du monde présent leur interdit de croire à la perpétuité d'un avenir quelconque.

Dans les familles décomposées plus que recompo-

sées, les adultes ont des caprices d'enfant et partagent les jouets et autres matériels électroniques pour lesquels les petits sont si doués. Ils prennent avec leur progéniture incertaine des attitudes de partenaires jusqu'à la pédophilie, puisque comme chacun sait, le sexe est *un joujou extra*.

Accentuant encore la dérive, la majorité est passée en quelques années de vingt et un ans à dix-huit, et maintenant certains parlementaires proposent de la repousser à seize ans ou même à quinze.

Dans cette perte généralisée des repères de l'âge, des enfants de plus en plus jeunes abandonnent les jeux diurnes de la récréation et du sport, pour ceux de la rue et de la nuit, pour aller à la rencontre d'un monde immature dont ils revendiquent les jouets et pour y devenir les acteurs principaux d'une révolution faite pour eux. À leur tour, ils sauront être féroces en rigolant, volant voitures et motos, se livrant au vandalisme (les jouets sont faits pour être cassés), utilisant des armes à tort et à travers...

À l'abri de leur impunité judiciaire – de leur irresponsabilité – lâchés par des familles divisées et infantilisées, ils seront bientôt des millions, exploités au travail, dans les divers trafics criminels. Sans oublier les enfants-soldats, engagés dans les maquis et les pseudo-guerres de libération, à partir de dix ou douze ans.

En février 1998, les Nations unies recensaient trente-huit guerres ou conflits à travers le monde et estimaient à 250 000 le nombre de ces « enfants perdus ». À leur initiative, une quarantaine de nations ont tenté en vain de relever à dix-huit ans le seuil de la convention de 1990 qui fixait à quinze ans l'âge mini-

mum de recrutement et de participation des mineurs au combat.

Une convention sur les droits de l'enfant qui, bien entendu, n'a pas été signée par les États-Unis, puisqu'elle allait contre leur grand projet de métissage des générations¹ !

1. À propos de la prolétarianisation militaire des enfants, esclaves ou abandonnés, cf. *Vitesse et politique*, op. cit., p. 89.

Toute révolution politique est un drame, mais la révolution technique qui s'annonce est sans doute, plus qu'un drame, une *tragédie de la connaissance*, la confusion babélienne des savoirs individuels et collectifs.

Comme la langue d'Ésope, Internet est à la fois la pire et la meilleure des choses. Le progrès d'une communication sans limites ou presque et le désastre, la rencontre, un jour ou l'autre, de l'iceberg pour ce Titanic de la navigation virtuelle.

Fruit d'une illusion « techno-sophique » contemporaine de la fin de la guerre froide comme « fin de l'Histoire », la cybernétique du réseau des réseaux n'est pas tant une technique qu'un système – un techno-système de communication stratégique entraînant avec lui le *risque systémique* d'une réaction en chaîne des dégâts, dès lors que la mondialisation sera devenue effective.

Inutile aujourd'hui de spéculer, par exemple, sur le caractère régional ou non du récent krach asiatique. Si la cybernétique du marché financier était effectivement globalisée, le krach de l'automne 1997 aurait été instantanément planétaire et la catastrophe économique totale.

Ainsi, après la bombe *atomique* et la mise en œuvre

pendant quarante années d'une dissuasion nucléaire généralisée, la *bombe informatique* qui vient d'exploser exigera très bientôt l'instauration d'un nouveau type de *dissuasion, sociétair*e celui-là, avec la mise en place de « coupe-circuits automatiques » susceptibles d'éviter la surchauffe, voire la fission du noyau social des nations.

En effet, avec la globalisation en temps réel des télécommunications dont Internet est le modèle sauvage, la révolution de l'information se révèle aussi celle d'une *délation systématique* qui enclenche un phénomène panique de rumeurs, de soupçons, qui s'apprête à ruiner les bases déontologiques de la « vérité » et donc de la liberté de la presse, comme chacun a pu le vérifier, par exemple, avec le rôle d'Internet dans l'affaire Clinton/Levinsky : doutes sur la véracité des faits énoncés-dénoncés, développement incontrôlable d'une manipulation des sources et donc de l'opinion publique elle-même, autant de signes avant-coureurs prouvant que la révolution de *l'information réelle* est également celle de la *désinformation virtuelle* et donc de l'histoire en train de s'écrire.

Radio-activité des éléments de la matière, interactivité des constituants de l'information, les dégâts de l'irradiation sont discrets et multiples, jusqu'à la contamination générale.

Agissant et interagissant en temps réel, les acteurs, les téléacteurs de la révolution cybernétique des télécommunications, mettent en œuvre un rythme, un tempo technique qui domine désormais l'importance proprement historique du *temps local* des sociétés, des pays, au bénéfice exclusif d'un *temps mondial* qui n'appartient plus tant à l'histoire des nations qu'à

l'abstraction d'une CHRONOPOLITIQUE UNIVERSELLE dont nul représentant politique n'est véritablement responsable, à l'exception, toutefois, de certains états-majors militaires en cas de *déclaration de guerre informatique*.

Que dire, par exemple, du silence des chercheurs sur le rôle de la *National security agency* dans l'histoire du développement du réseau Internet ?

Comment analyser aujourd'hui la volonté du Département d'État américain de rendre *automatiques* des frappes militaires contre un contrevenant au nouvel ordre global, l'Irak en l'occurrence ?

Ainsi, derrière la propagande libertaire pour une *démocratie directe (live)*, susceptible de renouveler la *démocratie représentative* des partis politiques, se met en place l'idéologie d'une *démocratie automatique* où l'absence de délibération serait compensée par un « automatisme social » semblable à celui du sondage d'opinion ou à la mesure d'audience de la télévision.

Démocratie-réflexe et sans réflexion collective, où le conditionnement l'emporterait sur la « campagne électorale », et où le caractère « démonstratif » du programme des partis céderait le pas au caractère strictement « monstratif » et spectaculaire d'un dressage des comportements individuels dont la publicité a depuis longtemps testé les paramètres.

D'ailleurs, le réseau des réseaux, mis en œuvre à partir du système Arpanet destiné à résister aux effets électromagnétiques d'une guerre atomique, n'est-il pas l'occasion – depuis la guerre du Golfe – du lancement de la toute première *publicité universelle* pour un produit systémique qui n'intéresse personne *en particulier* et tout le monde *en général* ?

Phénomène de contamination idéologique sans précédent, la promotion du WEB et de ses services *on line* n'a en effet plus rien de commun avec la commercialisation d'une technologie pratique, la vente d'un véhicule de transport ou même d'un quelconque moyen de transmission (radio, télévision...) puisqu'il s'agit cette fois de *la plus vaste entreprise de transmutation de l'opinion* jamais tentée en « temps de paix » ; une entreprise qui fait fi de l'intelligence collective comme de la culture des nations.

D'où, notamment, les excès en tout genre, des propositions de l'Accord multilatéral sur l'investissement, l'AMI ou encore du NTM, le projet de « libre-échange transatlantique ».

Campagnes globalitaires qui s'apparentent à l'intensité de la propagande américaine en faveur de l'*infowar*, cette *révolution des affaires militaires* initiée par le Pentagone depuis la fin de la guerre froide.

On ne comprendrait rien cependant à Internet et aux futures autoroutes de l'information si l'on oubliait la dimension interactive du procédé et la naissance d'une véritable PUBLICITÉ COMPARATIVE qui ne se contente plus de vanter l'excellence de tel ou tel produit, mais s'attache d'abord à *dénoncer le concurrent* commercial, à désarmer la résistance des consommateurs, en dénigrant leur position ou simplement leur réserve.

Non contentes de satisfaire la légitime curiosité des acheteurs de leur marchandise, les agences publicitaires s'attachent désormais à appeler au *meurtre symbolique* de leurs concurrents... D'où la décision du Parlement européen de se doter d'une législation efficace

pour lutter contre ces « campagnes de dénigrement systématique »¹.

Signalons encore qu'on ne peut plus séparer le WEB de l'évolution technique qui a pour but de remplacer, dans les dix ans à venir, la totalité de l'information *analogique* par la digitalisation générale des supports de la connaissance.

Le *numérique* s'apprêtant à l'emporter dans tous les domaines de l'audiovisuel, la Communauté européenne étudie actuellement *Le Livre vert sur la convergence*.

Selon les auteurs de ce rapport, le fait qu'une même technologie – le numérique – soit utilisée pour des usages différents (téléphone, télévision ou ordinateur) devrait aboutir à la remise en cause du traitement particulier de l'audiovisuel communautaire en le soumettant, à l'instar des télécommunications, aux seules lois du marché...

Le second volet de cette *convergence tentaculaire* concerne bien évidemment Internet, avec l'idée que sur ce réseau d'origine américaine, puisque tout est permis, la question de sa future juridiction devrait dépendre uniquement des États-Unis.

Ainsi allons-nous insensiblement vers une sorte de KRACH DES IMAGES.

1. En mai 1998, *Fashion-TV*, chaîne de mode féminine dont le fondateur est Adam Lisowski, assignait en justice *The Walt Disney Company* (Europe SA) pour rumeurs diffamatoires, une « campagne de dénigrement auprès des clients et partenaires de *Fashion TV* » qui s'expliquerait par le lancement prochain d'une chaîne de mode rivale, par Disney. Cf. *Le Nouvel Observateur*, 30 mai 1998, supplément TV.

Œil pour œil, la concurrence des icônes est à l'ordre du jour et cette concurrence, en devenant mondiale, comme toute chose à l'ère du grand marché planétaire, est déstabilisante pour le régime de temporalité de l'ensemble de l'information iconique.

Écran contre écran, le *terminal* de l'ordinateur domestique et le *moniteur* de la télévision en viennent à s'affronter pour la domination du *marché de la perception globale*, marché dont le contrôle ouvrira, demain, une nouvelle ère éthique tout autant qu'esthétique.

« Avec 500 000 écrans dans le monde d'un marché boursier totalement informatisé, le krach asiatique est arrivé partout en direct », déclarait à l'automne 1997 un trader français.

Mais lorsqu'il y aura cinq millions de *live cameras* réparties dans le monde et plusieurs centaines de millions d'internautes susceptibles de les observer simultanément sur leurs consoles, nous assisterons au premier KRACH VISUEL, et la soi-disant *télévision* cédera alors la place à la télésurveillance généralisée d'un monde où la fameuse *bulle virtuelle* des marchés financiers aura cédé la place à la *bulle visuelle* de l'imaginaire collectif, avec le risque afférent de l'explosion de la BOMBE INFORMATIQUE, annoncée dès les années 50 par Albert Einstein lui-même.

En effet, si aujourd'hui *l'irrationnel* s'amplifie dans les divers secteurs de la globalisation financière, il s'épanouira bien davantage encore demain dans le domaine de la *globalisation de l'imaginaire collectif*, puisque l'effet multiplicateur de la vieille télévision

(responsable, entre autres, de l'affaire Rodney King, du procès Simpson ou du sacre post mortem de la princesse Diana) sera infiniment renforcé par le caractère SURRÉACTIF de la télésurveillance mondiale.

« La généralisation de prises de position individuelles, lorsqu'elles vont toutes dans le même sens, engendre des conjonctures globales instables », écrivait un analyste du CNRS à propos du krach asiatique.

« *La rationalité des comportements individuels débouche sur une irrationalité globale.*¹ »

À l'heure du primat du Temps MONDIAL (le direct) sur l'ancienne et immémoriale suprématie du temps LOCAL des régions, s'annoncent à la fois le prochain développement de la publicité *interactive* et les prémisses autrement redoutables de la publicité *comparative* entre les marques, les investisseurs. Véritable guerre civile froide, guérilla d'un commerce de l'exécution symbolique des concurrents, tels que le conseil européen s'apprête à l'autoriser.

Dans cette conjoncture globalitaire, « l'espace publicitaire » n'est plus celui des coupures dans les films ou les spots de la télévision, *c'est l'espace-temps réel de toute communication.*

L'inflation virtuelle ne concerne donc plus seulement l'économie des produits manufacturés, la bulle financière, mais l'intelligence même de notre rapport au monde.

Dès lors, le fameux *risque systémique* n'est plus seulement celui de la faillite des entreprises, des banques, par réaction en chaîne comme aujourd'hui en Asie,

1. André Orlan, *Le Monde*, 5 novembre 1997.

c'est la menace redoutable d'un aveuglement, d'une cécité collective de l'humanité, la possibilité inouïe d'une *défaite des faits* et donc d'une désorientation de notre rapport au réel...

Faillite des phénomènes, krach du visible dont seule la *désinformation* économique et politique devrait pouvoir tirer parti : *l'analogique* cédant ses prérogatives au *numérique*, la récente « compression de données » permettant désormais d'accélérer, c'est-à-dire de télescoper notre rapport à la réalité... mais à condition d'accepter l'appauvrissement croissant des apparences sensibles.

Ainsi, la progressive DIGITALISATION des informations audiovisuelles, tactiles et olfactives, en allant de pair avec le déclin des sensations immédiates, la *ressemblance analogique* du proche, du comparable, céderait-elle sa primauté à la seule *vraisemblance numérique* du lointain, de tous les lointains, polluant ainsi définitivement l'écologie du sensible.

Il y a un demi-siècle, en 1948, Daniel Halévy publiait son *Essai sur l'accélération de l'Histoire*, où il indiquait les grandes perspectives historiques, au lendemain d'Hiroshima : « Pauvre Terre dont on avait été heureux, au XVIII^e siècle, de mesurer la taille, de dessiner les traits, les faunes et les flores ; pauvre Terre, source d'un contentement plus vif encore, quand on eut réussi, au XIX^e siècle, à la ceinturer d'ondes, à la rendre vivante, vibrante comme un être, une âme !

Pauvre humanité, hantée par des visions despotiques, munie d'armes qui semblent forgées pour rendre efficaces ces visions mêmes ! »

Plus perspicace en cela que Francis Fukuyama, Daniel Halévy entrevoyait déjà que, loin d'achever l'Histoire, le progrès technoscientifique allait dynamiter tout délai, toute durée, et que la science historique allait bientôt s'ouvrir à un nouveau TEMPO, un rythme qui devrait, un jour prochain, accélérer jusqu'à sa « vérité » : « De même que les hommes renoncèrent, voici un quart de siècle, quand Einstein leur proposa ses équations relativistes, à comprendre *l'ensemble physique* où ils vivent, on les voit aujourd'hui renoncer à comprendre *l'ensemble politique* où se développent leurs vies ».

Que dire en cette fin de xx^e siècle, à l'ère de la MONDIALISATION, de ce *déni de compréhension*, sinon qu'il s'accomplit sous nos yeux, avec le déclin de l'État-Nation et le renouvellement discret du politique par le médiatique, le multi-médiatique de ces réseaux et de leurs écrans qui donnent à voir *l'accélération du Temps* ; de ce « Temps réel » des échanges qui accomplit la prouesse relativiste de comprimer « l'espace réel » du globe, par l'artifice de la compression temporelle des informations et des images du monde ? Désormais, *ici n'est plus, tout est maintenant*. À défaut de celle de notre Histoire, c'est la fin programmée du *hic et nunc* et du *in situ* !

La globalisation des échanges n'est donc pas *économique*, comme on se plaît à le répéter depuis l'essor du marché unique, elle est d'abord *écologique* et intéresse non pas uniquement la pollution des SUBSTANCES, avec, par exemple, l'effet de serre atmosphérique, mais aussi la pollution des DISTANCES et des délais qui composent le monde de l'expérience concrète.

Autrement dit, la globalisation concerne *l'effet de serre dromosphérique* de l'enfermement dans l'accélération limite des télécommunications.

« Le Temps du monde fini commence », décrétait Paul Valéry dès les années 20. Avec les années 80, le monde du temps fini débute. Devant cette finition intempestive de toute durée localisée, l'accélération de l'histoire récente vient buter contre le mur du temps réel, ce *temps mondial* et universel qui supplantera, demain, l'ensemble des temps locaux qui avaient su *faire l'Histoire*.

Après la découverte, au xviii^e siècle, du *Temps pro-*

fond de ces millions d'années nécessaires à la concrétion géologique de l'astre qui nous porte, c'est, aujourd'hui, l'invention de ce *Temps superficiel* de l'effet de réel dromologique de l'agir à distance.

Au *Temps-matière* de la dure réalité géophysique des lieux vient alors succéder ce *Temps-lumière* d'une réalité virtuelle qui modifie jusqu'à la vérité de toute durée, occasionnant ainsi avec l'accident du Temps, l'accélération de toute réalité : celle des choses, des êtres, des phénomènes socioculturels...

Que dire, par exemple, des « communautés virtuelles » organisées en réseaux autour d'Internet ?

Déjà soixante-dix millions d'internautes répandus de par le monde, *communautés de croyants* « téléprésents » les uns aux autres grâce à l'instantanéité et, bientôt, à l'ubiquité électronique des caméras *on line*.

Que reste-t-il dès lors de l'importance historique de l'espace public de la Cité, à l'ère de cette MÉTACITÉ où règne l'image publique ?

Une image interactive disponible à tout moment, dans le commerce, l'éducation, l'entreprise post-industrielle, et ceci d'un bout à l'autre de notre étroite planète ?

Finalement, plus que la géographie, la mondialisation conditionne l'histoire présente et à venir. *L'accélération du temps réel*, accélération limite de la vitesse de la lumière, dissipe non seulement l'étendue géophysique, la « grandeur-nature » du globe terrestre, mais surtout l'importance des longues durées du temps local des régions, des pays et des anciennes nations foncièrement territorialisées.

En supplantant la successivité « chronologique » des temps locaux, grâce à l'instantanéité d'un Temps mon-

dial et universel, les télétechnologies surexposent non seulement toute *activité* en la rendant *interactive*, mais également toute *vérité* et toute réalité historique.

PASSÉ, PRÉSENT, FUTUR, cette tripartition ancienne de la durée cède alors sa primauté à l'immédiateté d'une téléprésence qui s'apparente à un nouveau type de RELIEF... Relief de l'événement et non plus de la chose, où la quatrième dimension temporelle se substitue soudain à la troisième dimension : ce volume matériel qui perd ainsi sa valeur géométrique de « présence effective » au bénéfice d'un volume audiovisuel dont l'évidente « téléprésence » l'emporte de loin sur la nature des faits.

Phénomène de mise en perspective d'un nouveau genre qui s'impose aujourd'hui par la puissance de l'émission et de la réception instantanées des signaux analogiques et bientôt numériques, avec la compression temporelle des données qui composent l'information.

Ainsi, ce qui est désormais mis en perspective, c'est moins l'espace que le temps. Non plus celui des longues durées des chroniques de jadis, mais celui de la lumière et de sa vitesse, *constante cosmologique* susceptible de conditionner l'Histoire humaine.

Aux trois dimensions géométriques qui déterminaient naguère la perception du relief de l'espace réel s'ajoute maintenant la *troisième dimension de la matière elle-même* : après la « masse » et « l'énergie », la dimension de « l'information » fait son entrée dans l'histoire de la réalité, dédoublant de ce fait la présence réelle

des choses et des lieux, grâce à la télésurveillance et au contrôle de l'environnement.

Dès lors, loin d'opposer la perspective ACTUELLE de la présence optique du Quattrocento à la perspective VIRTUELLE de la téléprésence électro-optique, la *perspective du temps réel* des télécommunications conjugue les deux, réalisant ainsi un « effet de champ » où l'actuel et le virtuel produisent, ensemble, un nouveau genre de RELIEF analogue à « l'effet sonore » des graves et des aigus de la haute-fidélité.

Au volume matériel et géométrique d'un objet succède alors celui, immatériel et électronique, de l'information ; une information sonore, visuelle, mais aussi tactile, grâce au « gant à retour d'effort », et olfactive, avec l'invention récente des capteurs chimiques digitalisés.

De stéréophonique et stéréoscopique hier, la REPRÉSENTATION audiovisuelle s'ouvre enfin à l'artifice d'une PRÉSENTATION de la réalité à la fois accélérée et augmentée ; « stéréo-réalité » d'un monde sans horizon apparent, où le *cadre de l'écran* succède à la *ligne* de l'horizon lointain : *horizon au carré* du terminal de l'ordinateur ou du visiocasque qui présente, à l'instar de certaines lunettes, le tout dernier « volume » – non plus seulement celui des choses perceptibles à l'œil nu, mais celui de *la superposition instantanée de l'image actuelle et de l'image virtuelle*.

Perception délocalisée, à l'exemple du volume holographique, qui augmente toute réalité perceptible, mais en *l'accélérant* à la vitesse limite du rayonnement des ondes électromagnétiques qui véhiculent les divers signaux d'information.

Au conflit de l'écartement géométrique des opposés de la droite et de la gauche, succède l'axe de symétrie stéréoscopique de cette *perspective du temps réel* qui révolutionne le temps historique et la culture des nations, par la mise en ondes de toute réalité présente.

Ainsi, de même que la renaissance européenne est inimaginable sans l'invention de la perspective de l'espace réel et celle de la lunette de Galilée, de même la mondialisation géopolitique sera inséparable de l'unification de cette perspective du temps réel et de ce nouveau RELIEF spatio-temporel issu du rayonnement électromagnétique des télécommunications.

Après l'ère de l'accélération *énergétique* des moteurs à vapeur, à explosion ou encore du moteur électrique, vient donc l'époque de l'accélération *informatique* des tous derniers moteurs : moteur à « inférence logique » de l'ordinateur et de son logiciel, moteur de « réalité » de l'espace virtuel et « moteur de recherche » du réseau des réseaux, où la vitesse du calcul succède à celle du turbo-compresseur du moteur automobile, ou encore à celle des turbines et des tuyères de l'aviation supersonique... La vitesse absolue des nouveaux moyens de transmissions télématiques venant à son tour dominer la vitesse relative des anciens moyens de transport, l'accélération locale des véhicules cédant sa primauté à l'accélération globale des vecteurs d'une information en voie de globalisation.

On le remarque donc aisément, la « délocalisation » ne concerne pas seulement les entreprises post-industrielles, mais SURTOUT l'ENTREPRISE DES APPARENCES, la grande optique cybernétique susceptible de *nous donner*

à voir le monde entier, grâce à cette transparence des apparences instantanément transmises à distance.

Moyen de transport du regard de tous, *télescopie*, fruit d'un rayonnement électro-optique et acoustique qui vient compléter la transparence directe de la *matière* – telle celle de l'air, de l'eau ou du verre – par celle, indirecte, de la *lumière* et de sa vitesse.

Ainsi, après le développement des réseaux de transports au XIX^e siècle puis au XX^e siècle, vient de débiter, avec le réseau des réseaux, Internet, la toute prochaine mise en service de véritables *réseaux de transmission de la vision du monde*, autoroutes de l'information audiovisuelle de ces caméras *on line* qui contribueront, au XXI^e siècle, à développer la télésurveillance PANOPTIQUE (et permanente) des lieux et des activités planétaires, qui aboutira très probablement à la mise en œuvre de réseaux de réalité virtuelle. CYBER-OPTIQUE qui ne laissera pas intacte l'ancienne *esthétique* issue de la modernité européenne, ni non plus, d'ailleurs, *l'éthique* des démocraties occidentales.

« Démocratie représentative » soumise demain à la pression de l'accélération de la réalité historique, avec le risque incalculable que le « commerce du visible » réalise ce qu'aucun régime totalitaire n'avait réussi à forger par les idéologies : *une adhésion unanime*.

Démocratie lente et mesurée, localement située, à la manière de la démocratie directe des assemblées des cantons suisses, ou démocratie *live* et médiatisée, analogue à la mesure d'audience de la télévision commerciale, ou encore, au sondage d'opinion ? C'est finale-

ment tout le problème de *l'immédiateté* et de *l'instantanéité* en politique qui se pose aujourd'hui. Après *l'autorité des hommes* sur leur histoire, allons-nous céder, avec l'accélération du réel, à *l'autorité des machines* et de ceux qui les programment ? « Machine-transfert » du pouvoir des partis politiques à celui des appareils électroniques ou autres ?

Après les désastres de la technocratie, allons-nous tomber de Charybde en Scylla dans la CYBERNÉTIQUE sociale redoutée par les inventeurs de l'automatisme ? Céder l'administration de la vie aux engins inanimés mais ultra-rapides et susceptibles de réaliser le comble du progrès technique : cette *démocratie automatique* (virtuelle) dont l'efficacité pratique se limite seulement au gain de temps quant à l'annonce des résultats électoraux ?... En fait, avec l'acquisition de la *vitesse globale* des télécommunications, et non plus, comme hier, avec celle *locale* des moyens de communication, nous allons vers l'inertie, la stérilité du mouvement.

Chaque fois que nous inaugurons une accélération, non seulement nous réduisons l'étendue du monde, mais nous stérilisons aussi les déplacements et la grandeur des mouvements en rendant inutile le geste du corps locomoteur. De même, nous perdons la valeur médiatrice de « l'action » au profit de l'immédiateté de « l'interaction ».

Ainsi, les grandes vitesses remplacent progressivement les grandes étendues, et la surface – les immenses superficies du globe terrestre – cède la place à l'interface de la vitesse globale.

C'est cela même le *LIVE*, le temps réel de la mondialisation : la *lumière de la vitesse* y supplante celle du

soleil et de l'alternance diurne/nocturne. Le rayonnement électromagnétique des ondes l'emporte sur les rayons solaires et leurs ombres portées, au point que le *jour local* du temps calendaire abandonne son importance historique, au *jour global* du temps universel.

Exemple parmi d'autres de disqualification de toute distance, et donc de toute action véritable, celui de l'océan, de tous les océans du monde, avec l'apparition de la vitesse supersonique de l'aviation. Ou bien, et plus simplement encore, de « l'escalier d'honneur » devenu, avec l'apparition de l'ascenseur, « escalier de service » ou escalier de secours...

De la même façon que l'Atlantique et le Pacifique ne sont plus aujourd'hui que des étendues maritimes disqualifiées par les grandes vitesses atmosphériques, l'aéronautique se substituant au nautique, chaque fois que nous innovons une vitesse supérieure, nous discréditons la valeur d'une action, aliénant notre pouvoir d'agir au profit de celui de réagir, autre dénomination moins exaltante de ce que l'on nomme actuellement *interaction*.

Mais ceci n'est encore rien à côté de l'inauguration prochaine du « traitement automatisable de la connaissance », cette généralisation de l'amnésie qui constituera l'ultime accomplissement de *l'industrie de l'oubli*, puisque l'ensemble des informations analogiques (audiovisuelles et autres) devrait être remplacé sous peu par le numérique, le codage de l'ordinateur succédant aux langages des « mots et des choses ».

Le chiffre s'apprête donc à régner dans sa toute-puissance mathématique, *l'instrument du nombre* se prépare à dominer définitivement sur *l'analogon*, c'est-à-dire sur

tout ce qui offre une ressemblance, des rapports de similitude entre les êtres et les choses.

Ceci débouche, évidemment, sur le déni de toute *phénoménologie*. Loin de vouloir « sauver les phénomènes » comme l'exigeait la philosophie, il faudra désormais les égarer, les perdre derrière le calcul, la vitesse d'un calcul qui surpasse toute durée réfléchie, toute réflexion intelligente.

Dans ce domaine, la crise de l'art contemporain n'est en fait qu'un symptôme clinique de la crise de la contemporanéité elle-même – un indicateur parmi beaucoup d'autres de la rupture de temporalité qui s'annonce.

À la fin de ce xx^e siècle, l'art ne parle plus du passé, ni ne figure le futur, il devient l'instrument privilégié du présent et de la simultanéité. « Art de la présence », face à l'industrie de la téléprésence, devant l'avènement du *LIVE*, l'art contemporain a cessé de représenter la figure du monde pour présenter sa « réalité », d'abord à travers le déni de toute figuration avec l'abstraction européenne de l'immédiat après-guerre, ensuite et inversement avec l'hyper-réalisme américain, en attendant cette soudaine motorisation des images de synthèse que l'art-vidéo et ses installations délocalisées avaient su préfacer, sans parler de cette origine de « l'art du moteur » que représentait, déjà à la fin du xix^e siècle, le cinématographe. Mais venons-en au *corps propre* et à sa réelle présence, au théâtre et dans la danse contemporaine, à l'époque de l'émergence de la réalité virtuelle. Curieusement, la temporalité y devient *sujet d'actualité* et forme nouvelle d'action théâtrale ou autres.

Forme ponctuelle de « compression du temps »,

l'historicité s'y rétrécit alors comme peau de chagrin, pour n'être plus que simple « citation », reliquat en cours de résorption où le temps qui se déroule devient une sorte de « présent continu », de perpétuel présent...

« C'est alors la perte de cet élément fondateur de la fiction théâtrale appelé *l'unité de temps*, constituée d'un début, d'un milieu et d'une fin », écrit Hans-Thies Lehmann, spécialiste de dramaturgie contemporaine, qui poursuit : « Ceci, afin d'instaurer la dimension de *temps partagé*, dans tous les sens du terme *hic et nunc*, par les acteurs et le public. Au point qu'il peut arriver, dans cette perspective, que la durée propre cesse d'intervenir, et que tous les événements restent en suspens, strictement axés sur le *nunc*, le présent de son actualité immédiate, au détriment du *hic*, du ici-même de la scène, de toute " scène " comme de tout " acte ".¹ »

ICI n'est plus, tout est MAINTENANT, écrivions-nous précédemment.

Caractéristique de la perspective du temps de l'accélération du réel et de son *relief*, la nouvelle « représentation théâtrale » tente malaisément de réagir à la *présentation intempestive* des événements par les moyens de communication de masse qui privilégient tous le scoop et le clip, au détriment du récit et de ses insupportables « longueurs », afin d'éviter à tout prix l'utilisation de la télécommande, cette soudaine *brisure de symétrie* entre le récepteur et l'émetteur.

Dissuader ainsi le théâtre d'être du théâtre, autrement dit la manifestation d'un corps (sur scène) à l'ère de la fiction des clones, des avatars (sur l'écran) de la

1. *Theaterschrift*, n° 12, 1997.

réalité virtuelle, voilà bien le nouveau « paradoxe du comédien » !

En fait, la dramaturgie du temps réel est partout aujourd'hui : dans la précarité de l'emploi, les contrats à durée déterminée ou le chômage de longue durée, dans les familles décomposées et recomposées au gré des divorces... La crainte du zapping devient universelle.

Si le « présent » est bien *l'axe de symétrie* du temps qui passe, ce centre OMNIPRÉSENT contrôle désormais la totalité de la vie des sociétés « avancées » et il faut éviter à tout prix sa « brisure » qui ramènerait au « passé », à la mémoire morte (au temps différé) et, qui sait, aux remords – ne voit-on pas se répandre depuis peu la mode des repentis, ces responsables non coupables qui demandent pardon pour les fautes commises par leurs prédécesseurs mais s'inquiètent moins, semble-t-il, des crimes qu'ils pourraient présentement commettre – ou bien encore, éviter cette soudaine « rupture de symétrie » du temps qui nous projetterait dans l'avenir cette fois, et dont les déboires de la planification nous ont partiellement guéris.

No future est donc bien le slogan qui convient au relief du temps réel de cette mondialisation où tout arrive sans qu'il soit nécessaire de partir, d'aller vers les êtres qui nous entourent, vers les lieux, les choses qui nous environnent.

Alors même que jadis, à l'époque de la révolution des transports, l'arrivée était encore restreinte par la durée des voyages, l'ampleur du mouvement physique,

à l'ère de la révolution des transmissions, *l'arrivée est généralisée* par l'absence de délais, l'instantanéité même de l'information et le développement de cette INTERACTION qui surpasse toute ACTION, tout acte concret.

Supplanteée par la réalité virtuelle des télécommunications, la réalité actuelle de la communication subit alors un discrédit comparable à celui qui frappa naguère les océans du monde, l'étendue de ces milles nautiques aujourd'hui pollués tout autant par la vitesse aéronautique que par le dégazage de pétroliers qui les ont mués en champ d'épandage.

Ainsi, de la même façon que le « plus lourd que l'air » de l'aviation repose *sur du vent* grâce à sa rapidité de propulsion, notre « réalité accélérée » repose sur la portance de la propagation des ondes qui véhiculent instantanément les signaux.

En état de lévitation, l'histoire de cette fin de millénaire s'appuie presque uniquement sur l'incessante *téléprésence* d'événements qui ne se succèdent plus vraiment, puisque le RELIEF de l'instantanéité l'emporte déjà sur la PROFONDEUR de la successivité historique.

Tout est inversé finalement, ce qui arrive, ce qui vient subitement à nous l'emporte de loin sur ce qui part, s'en va là-bas, au fin fond de notre mémoire, comme aux confins de l'horizon géographique apparent. D'où ce déclin tellement révélateur de la représentation théâtrale, dont la fiction concrète s'oppose par *l'être là* de l'acteur à la fiction discrète des spectres électromagnétiques qui peuplent les écrans.

Dans cette toute dernière séance : « certaines formes théâtrales font la tentative malheureuse d'intégrer, voire de surpasser la rapidité des mass media, et les répliques

s'y succèdent à une telle vitesse que l'effet produit est celui d'une rapidité parfaitement en phase avec celle du " changement-à-vue du zapping " ¹. »

Les « actes » de la pièce de théâtre y deviennent alors des « inter-actes », ou mieux, des « entr'actes » où cesse la différence de nature entre acteur et spectateur. C'est la fusion/confusion des « rôles », ou plus exactement encore la *surfusion* de la fiction scénique du théâtre et de celle de l'instant sans avenir et sans passé de la réalité virtuelle. SURFUSION d'un corps dont l'état a brusquement cessé de répondre aux conditions de milieu de la scène mais qui jouit encore d'une prolongation d'équilibre des plus précaires, dans l'attente de l'Accident qui ne manquera pas d'effondrer ce château de cartes.

Comment ne pas évoquer, une fois de plus, la figure emblématique de la « scène financière » et de sa bulle spéculative, cette bulle virtuelle d'une économie planétaire qui repose aujourd'hui sur l'interaction automatique des quotations de valeurs, sans rapport aucun avec la richesse réelle de la production des nations ?... La mise en œuvre, il y a une douzaine d'années, du *program trading* automatisant le jeu des acteurs, des *traders* de la bourse de Wall Street et d'ailleurs, ce big-bang spéculatif, bientôt suivi du Krach de 1987 qui nécessita, par la suite, l'installation de véritables « coupe-circuits » pour empêcher l'emballement du système ? Zapping destiné à éviter que la réorganisation des marchés financiers locaux, en un seul et unique marché global, n'aboutisse à la répétition de cet « acci-

1. *Theaterschrift*, op. cit.

dent »... ce qui n'empêcha pas, cependant, le krach asiatique de l'automne 1997.

Là encore, la « dramaturgie du temps réel » aura joué son rôle fatal, en privant les acteurs économiques du délai de réflexion indispensable à la raison.

Il en va de même finalement dans le domaine culturel avec la chute du « marché de l'art », effondrant avec lui, non seulement l'importance relative de tel ou tel artiste manifestement surestimé, mais compromettant aussi gravement la réalité même des valeurs de l'art contemporain.

Pour s'en convaincre, il suffit de suivre les débats qui s'amplifient en Europe, autour de la crise de l'art, à l'occasion par exemple de grandes manifestations comme la dernière *Documenta* de Kassel.

Après l'accélération de l'histoire de l'art dit « classique », à l'époque de l'émergence de « l'art moderne », c'est maintenant l'accélération de la réalité de l'art dit « contemporain » et l'apparition d'un *art actuel* qui, semble-t-il, tente de s'opposer à la prochaine venue d'un *art virtuel*, à l'âge de la CYBERCULTURE.

Prolongeant la dislocation des figures au début du siècle, avec le cubisme et leur disparition dans l'abstraction géométrique ou autre, la délocalisation – fruit de l'âge du virtuel – aboutit aujourd'hui à l'art d'un feed-back interactif entre l'auteur et ses visiteurs, à l'exemple de ces peintures infographiques qui changent et se métamorphosent à mesure qu'on les contemple, et ceci selon le regard particulier de chacun des acteurs-spectateurs.

Par ailleurs, la *décomposition* des figures par le pointillisme ou le divisionnisme aboutit, aujourd'hui, grâce

à la géométrie fractale, à un autre type de *déconstruction* : celle des dimensions de l'espace-temps de l'œuvre.

À l'âge de la soudaine *motorisation électronique* de l'œuvre, dislocation des formes et délocalisation de « l'objet d'art » vont de pair et accompagnent l'accélération non plus de l'histoire, mais bien de la *réalité des arts plastiques*.

Remise en cause de l'acteur et du spectateur d'une part, interrogation sur l'auteur et le regardeur d'autre part. Mise en question du *lieu de l'art*, après celui de la scène de théâtre, autant de signes avant-coureurs d'une mutation sans précédent, du régime de temporalité de la culture à l'ère de l'émergence de la cyberculture.

Avec le xx^e siècle se clôt, non seulement le deuxième millénaire, mais aussi la Terre, l'astre des vivants.

La mondialisation n'est donc pas tant *l'accomplissement* de l'accélération de l'Histoire que *l'achèvement*, la clôture du champ des possibles de l'horizon terrestre.

Désormais, le globe est bouclé à double tour par l'incessante ronde des satellites et nous butons contre l'invisible paroi de l'espace habitable, comme nous heurtons l'enveloppe, la chair ferme d'un corps vivable. Seulement homme ou femme et uniquement terrestres, pour nous le monde est aujourd'hui une impasse, et la claustrophobie, une angoissante menace. Atrophiés dans nos espérances métaphysiques, nous le sommes davantage encore dans la projection de nos désirs d'émancipation physique.

La Terre du grand peuplement de l'espèce devient alors la colonie, le camp de la grande épreuve. Ghetto cosmique, ville et monde confondus, Babel revient, indestructible cette fois ?

Moins de mille jours avant la fin d'un siècle impietoyable, une série de faits, d'événements en tout genre, nous alerte sur le surgissement intempestif des limites, la fin d'un horizon géophysique qui composait jusque-là l'atmosphère de l'Histoire.

Entre le suicide astrophysique de la secte *Heaven's gate* et l'assomption de la princesse Diana, c'est l'annonce, l'annonciation officielle de la bombe génétique, la possibilité inouïe du clonage de l'homme à partir du contrôle informatique de la carte du génome humain.

Dès lors, grâce au couplage des sciences de la vie et de celles de l'information, s'ébauche un EUGÉNISME CYBERNÉTIQUE qui ne doit rien à la politique des nations – comme c'était encore le cas dans les laboratoires des camps d'extermination – mais tout, absolument tout à la science, une technoscience économique où le marché unique exige la commercialisation de l'ensemble du vivant, la privatisation du patrimoine génétique de l'humanité. Par ailleurs, la prolifération de l'arme atomique relancée par l'Inde, le Pakistan et probablement par d'autres pays déstabilisés du continent asiatique, amène les États-Unis, dernière grande puissance mondiale, à accélérer sa fameuse « révolution des affaires militaires », en développant cette stratégie émergente qui a pour nom *guerre de l'information* et qui consiste à utiliser l'électronique comme technologie hégémonique, succédant dans ce rôle au nucléaire.

Dès lors, la *bombe atomique* peut n'être plus qu'une ultime garantie, à condition toutefois que la *bombe informatique* fasse effectivement ses preuves comme nouveau système d'arme absolue.

C'est dans ce contexte d'instabilité financière et d'incertitude militaire où l'information et la désinformation sont indiscernables que se pose à nouveau la question de l'ACCIDENT INTÉGRAL et que l'on apprend, à l'occasion du sommet de Birmingham, en mai 1998, que la *Central intelligence agency* (CIA) prend non seu-

lement au sérieux la possibilité d'un « sinistre informatique généralisé » en l'an 2000, mais encore qu'elle prend date pour cet événement hypothétique, en indiquant, État par État, le retard pris par les nations pour s'en prémunir¹.

De même, le sénat des États-Unis a annoncé la création d'un comité destiné à l'évaluation de ce « sinistre électronique », bientôt imité par la BRI, la *Banque des règlements internationaux* de New York, qui inaugure à son tour un haut conseil pour tenter de s'opposer à ce KRACH INFORMATIQUE susceptible de répercuter à l'infini les dégâts des krachs économiques à répétition du continent asiatique...

Première grande manœuvre globale de l'*Information Warfare*, nous assistons là au lancement d'une logistique nouvelle : celle du contrôle cybernétique des connaissances, connaissances politico-économiques où le marché unique laisse entrevoir sa dimension militaire et stratégique en matière de « transfert d'informations ».

Au point que le *risque systémique* d'une réaction en chaîne de la banqueroute des marchés financiers (si longtemps masquée durant le lancement promotionnel d'Internet) est désormais officiellement reconnu, montrant par là-même que ce *risque majeur* peut être également utilisé pour faire pression sur les nations réticentes aux chantages d'un libre-échange généralisé².

1. « Un problème majeur pour la communauté internationale », Michel Alberganti, *Le Monde*, 21 mai 1998.

2. À l'exemple de l'*Accord multilatéral sur l'investissement* et du *Nouveau marché transatlantique*.

Comme je l'indiquais, il y a bien longtemps déjà : si *l'interactivité* est à l'information ce que la *radioactivité* est à l'énergie, alors nous sommes face à l'émergence redoutable de « l'Accident des accidents », un accident non plus *local* et précisément situé, mais *global* et généralisé, autrement dit d'un phénomène susceptible d'intervenir simultanément partout à la fois.

Mais ce que l'on pourrait ajouter aujourd'hui, c'est que ce *risque systémique global* est l'enjeu même de la suprématie stratégique des futurs « systèmes d'armes » de *l'infowar*, cette guerre électroéconomique déclarée au monde par les États-Unis, et que, bien plus que les virus et autres « bombes logiques » dissimulés par les pirates dans les logiciels de nos ordinateurs, cet ACCIDENT INTÉGRAL constitue le véritable détonateur de la BOMBE INFORMATIQUE, et donc de son futur pouvoir de dissuasion vis-à-vis de l'autonomie politique des nations.

Ultime figure monopolistique, le CYBERMONDE n'est donc jamais que la forme hypertrophiée d'un colonialisme cybernétique. L'interconnexion d'Internet préfigurant le lancement prochain de la CYBERBOMBE – les futures autoroutes de l'information – et la mise en place ensuite, toujours sous l'égide des États-Unis, non plus seulement de l'élargissement de l'OTAN mais bien aussi d'une *nouvelle défense tous azimuts* sur le modèle de celle de la guerre froide, la glaciation informatique prenant le pas sur la dissuasion atomique.

Le 12 mai 1998, toujours lors du sommet des chefs d'États de Birmingham, dans son rapport sur « la stratégie pour contrôler le crime cybernétique », la présidence américaine soulignait l'urgence de mettre en

place une législation contre le CYBERCRIME de mafias utilisant les télétechnologies et, également, contre les risques afférents à l'émergence de la « monnaie numérique », la *monétique*, échappant trop facilement à tout contrôle économique. « Les cybercriminels peuvent utiliser leurs ordinateurs pour attaquer nos banques ou extorquer de l'argent en menaçant de répandre des virus informatiques¹ », déclarait alors Bill Clinton, expliquant aux chefs d'États présents que les États-Unis étaient au premier rang de cette lutte mais que « le crime cybernétique international demande une réponse également internationale et que l'Amérique est prête à une action solitaire si elle le doit, *mais qu'aucune nation ne peut contrôler à elle seule le cybercrime*² ».

On croit rêver. Le président de l'État responsable de la plus grande dérégulation économique de l'Histoire prétend encore apparaître comme le premier à oser crier AU FEU ! pour pouvoir prendre la tête de la croisade contre un chaos organisé par ses soins et ceux de son vice-président, le promoteur des futures autoroutes de l'information.

Bombe *atomique*, bombe *informatique* et bombe *démographique*, ces trois déflagrations historiques évoquées par Albert Einstein au début des années 60 sont désormais à l'ordre du jour du prochain millénaire : la première, avec les risques d'une banalisation générale

1. « Les chefs d'État contre le cybercrime », Aurélien Daudet, *Le Figaro* des 16 et 17 mai 1998.

2. *Le Figaro*, *op. cit.*

de l'explosif nucléaire – telle que l'affaire des tests indiens et pakistanais l'annonce.

La seconde, avec la menace d'un contrôle cybernétique de la politique des États, sous la menace indirecte d'un *accident général* comme on l'a vu plus haut.

Quant à la troisième, la *bombe démographique*, comment ne pas deviner là aussi que si l'utilisation de l'ordinateur est indispensable à la mise au point de l'arme atomique, elle l'est tout autant pour le décryptage du code génétique et, donc, pour les recherches visant à établir *une carte physique du génome humain*, ouvrant ainsi la voie à un nouvel eugénisme favorisant la sélection non plus *naturelle* mais *artificielle* de l'espèce humaine¹...

En effet, devant l'accroissement considérable de la démographie de notre planète au siècle prochain, comment ne pas subodorer que les expérimentations concernant *l'industrialisation du vivant* ne se contenteront pas de soigner les patients ou de favoriser la procréation pour des couples stériles, mais déboucheront bientôt sur le vieux délire de « l'homme nouveau », celui qui méritera de survivre – le surhomme –, alors que l'homme sans qualité, le primate des temps nouveaux devra, lui, disparaître, à l'instar du « sauvage » de naguère, pour éviter d'encombrer par son trop grand

1. Alors que Charles Darwin avait proposé dans son livre *L'Origine des espèces*, le principe de la sélection naturelle des individus les plus aptes à survivre, François Galton, son cousin, proposait en 1860 le principe de la *sélection artificielle*, autrement dit une politique volontaire d'élimination des moins aptes, institutionnalisant la lutte contre la soi-disant dégénérescence du genre humain.

nombre une étroite planète, et laisser ainsi la place au dernier modèle d'humanité, LE TRANSHUMAIN... à l'exemple de ces légumes transgéniques, bien mieux adaptés à leur environnement que les produits naturels.

Pour s'en convaincre, il suffit d'écouter, par exemple, les récentes déclarations du professeur Richard Seed sur sa tentative de réalisation du clonage humain, ou encore de ceux qui prônent ouvertement la production de *chimères vivantes*¹, susceptibles de hâter la venue, après l'extra-terrestre, de l'extra-humain, autre dénomination d'une race surhumaine de sinistre mémoire...

D'ailleurs, depuis dix ans déjà, le « projet du génome humain » financé à hauteur de trois milliards de dollars par le *Department of energy* et le *National institute of health*, dans le but de décrypter l'ADN, est-il autre chose qu'une course pour atteindre enfin l'*information de la vie*, comme en d'autres temps, les États-Unis visaient la Lune, en finançant la Nasa ?

La course toujours la course! Le généticien Graig Venter ne vient-il pas de fonder une société privée destinée à décrypter, parallèlement au projet public, l'intégralité du code génétique *en trois ans seulement*, en s'associant à une filiale du groupe pharmaceutique *Perkin Elmer*, spécialisé dans les machines à séquencer l'ADN, et ceci grâce à un investissement de seulement 200 millions de dollars² ?

Après l'échec symbolique de Kasparov devant

1. À ce sujet, voir *Le siècle biotech* de Jeremy Rifkin, La Découverte, 1998.

2. « " Coup d'accélérateur " dans la course aux gènes », Fabrice Nodé Langlois, *Le Figaro* des 16 et 17 mai 1998.

l'ordinateur *Deep Blue*, l'estivale saga de la sonde automatique *Mars Pathfinder* et les déboires de la station *Mir*, c'est la fin programmée des futurs *vols habités*, la remise en question de l'utilité même de la future station orbitale internationale. Fin d'une aventure « extra-terrestre » pour notre génération, mais par contre, lancement à grand spectacle de l'épopée « extra-humaine », l'astrophysique cédant peu à peu la place à la biophysique.

Autant de signes du dépassement prochain de l'*exotisme* macrophysique par l'*endotisme* microphysique. L'achèvement probable de la colonisation externe de l'espace des terres lointaines et l'aube douteuse d'une colonisation interne, celle-là, de l'espace-temps de la matière vivante ; nouvelle frontière de la volonté de puissance des technosciences.

Homo est clausura mirabilium dei, écrivait Hildegarde de Bingen, exprimant ainsi une réalité masquée naguère par l'anthropocentrisme des origines : l'homme ne serait pas le *centre du monde*, mais sa clôture, *la fin du monde*. Phrase lancée significativement par une femme née en 1098, phrase qui s'oppose au mythe eugénique, en éclairant singulièrement l'origine du nihilisme : *la toute-puissance de l'impuissance* des sciences dès qu'elles remettent en cause l'origine de la vie.

Foncièrement eugéniste, le génie génétique n'est encore retenu de se déclarer tel que par le souvenir de l'extermination nazie. D'où la gravité de la *menace négationniste*, non seulement sur la mémoire prophétique des camps mais aussi sur le principe de continuité du vivant, ce « principe de responsabilité » vis-à-vis de l'avenir de l'humanité.

Principe honteusement « conservateur » pour ceux qui ne désirent rien tant que *la révolution de la fin*, ce nihilisme d'un progrès tout-puissant qui accompagne le ^{xx}e siècle, du TITANIC à TCHERNOBYL, en attendant la venue de ce SURVIVANT, ce messie tant espéré par la philo-folie du temps présent.

En fait, depuis la fin de la guerre froide, nous ne cessons de vouloir reproduire à l'identique d'autres fins : celle de l'Histoire, celle de la démocratie représentative ou encore celle du « sujet », en tentant de créer *le double* (le clone) ou *l'hybride* (la chimère) grâce au contrôle génétique.

Loin d'être une quelconque conquête, cette entreprise « post-industrielle » met en œuvre *l'énergie du désespoir* pour tenter d'échapper aux conditions de milieu propices à la vie, et accéder ainsi au chaos, autrement dit, pour régresser jusqu'aux conditions initiales qui régnaient, croit-on, avant l'origine du vivant.

Transgénique, transhumain, autant de mots qui signalent la fuite en avant d'une communauté *transpolitique* de savants uniquement préoccupés de performances acrobatiques, à l'exemple de ces spectacles forains organisés au ^{xix}e siècle par ceux qui se prétendaient « mathémagiciens »...

Finalement, cette période dite « post-moderne » n'est plus tant celle du dépassement de la modernité industrielle que celle de la soudaine *industrialisation de la fin*, la globalisation tous azimuts des dégâts du progrès.

Tenter ainsi d'industrialiser le vivant par des procédures *bio-technologiques*, comme c'est le cas avec le projet semi-officiel de reproduire au standard l'indi-

vidu, c'est *faire de la fin une entreprise*, une fabrique prométhéenne.

Déjà, à l'époque de « l'équilibre de la terreur nucléaire » entre l'Est et l'Ouest, le complexe militaro-industriel avait su militariser la recherche scientifique pour assurer les capacités d'une destruction mutuelle – le concept MAD. Désormais, le génie *génétique* prend le relais de *l'atomique* pour inventer sa bombe.

Grâce à l'informatique et aux progrès de la biotechnologie, les sciences de la vie sont en mesure de menacer l'espèce, non plus, comme hier, par la destruction radioactive du milieu humain, mais par l'insémination clinique, le contrôle des sources de la vie, l'origine de l'individu.

On le comprend maintenant, de même que la GUERRE TOTALE, esquissée à la fin du premier conflit mondial, devait devenir effective lors du second, menaçant, entre 1939 et 1945, avec Auschwitz et Hiroshima, non plus l'*ennemi* mais le genre humain, la GUERRE GLOBALE qu'annoncent aujourd'hui les grandes manœuvres de « l'information *warfare* » reposera sur une radicalisation scientifique menaçant moins d'extermination que d'extinction, non plus telle ou telle population, ni même l'espèce humaine comme pouvait le faire la bombe thermonucléaire, mais le principe même de toute vie individualisée, bombe *génétique* et *informatique* ne constituant qu'un seul et même « système d'armes ».

D'ailleurs, observons que si l'information est bien *la troisième dimension* de la matière, après la masse et

l'énergie, chaque conflit historique a illustré, en son temps, la conquête de ces éléments : *Guerre de masse* depuis les grandes invasions antiques jusqu'à l'organisation de la puissance de feu des armées durant les récentes guerres européennes. *Guerre de l'énergie*, avec l'invention de la poudre à canon et surtout de l'explosif atomique, en attendant le laser de puissance ; et enfin, demain, *guerre de l'information* qui généralisera ce que l'espionnage et la surveillance policière avaient inauguré il y a bien longtemps, sans jamais pouvoir bénéficier, comme c'est aujourd'hui le cas, de l'accélération-limite de cette « information globale ».

« *Celui qui sait tout n'a peur de rien* », décrétait hier Joseph Goebbels le responsable de la propaganda staffel... En fait, là comme ailleurs, la question n'est pas tant d'avoir peur que de *faire peur* par la surexposition permanente de la vie, de toutes vies, au contrôle « tout azimuts », ce qui est chose faite ou presque aujourd'hui, grâce à l'informatique. Mais revenons un instant sur la troisième dimension de la matière organisée : vitesse d'acquisition, de transmission ou vitesse de calcul, *l'information est inséparable de son accélération énergétique*, une information ralentie n'étant même plus une information digne de ce nom, mais un simple bruit de fond.

Slow news, no news ?, se demandait, on s'en souvient, un journaliste contemporain de la création de CNN.

De fait, la vitesse-limite des ondes qui véhiculent messages et images, c'est l'information même, indépendamment de son contenu, au point que la célèbre formule de Marshall Mac Luhan doit être corrigée : « Le message ce n'est pas *le medium*, c'est seulement *sa vélo-*

cité ». Une ultime et toute dernière vélocité qui vient de télescoper le « mur du temps », en attendant demain que l'ordinateur photonique parvienne à calculer, en synchronisme parfait, avec cette constante de la vitesse de la lumière qui favorise aujourd'hui les télécommunications instantanées.

La « guerre de l'information » reposera donc bientôt sur *l'interactivité globale* comme celle de l'énergie atomique reposait sur *la radioactivité locale*, et ceci au point qu'il sera tout à fait impossible de distinguer une action volontaire d'une réaction involontaire, ou encore, d'un « accident » ; une attaque d'une simple défaillance technique comme c'était déjà le cas le 19 mai 1998 (en synchronisme presque parfait avec le sommet de Birmingham) lorsque le satellite de télécommunication *Galaxy IV* a brusquement interrompu les messages d'une quarantaine de millions d'Américains adeptes du *bipeur*, après que l'ordinateur de bord de l'engin eut légèrement dévié la position du satellite... *Accident inopiné ou test en vraie grandeur de l'infowar ?*

Impossible de s'en assurer, mais l'affaire a immédiatement déclenché un débat sur la vulnérabilité des États-Unis face aux défaillances d'une technologie indispensable à la vie du pays¹.

On le devine, Internet, le descendant direct d'Arpanet, a permis de relayer certains services publics américains. Telle la chaîne de radio NPR, qui a fait appel au réseau des réseaux pour rétablir la liaison avec certaines de ses 600 stations locales.

1. « Un satellite qui dévie et c'est l'Amérique qui déraile », *Libération*, 22 mai 1998.

Ne l'oublions pas, le système cybernétique du WEB a été mis en place il y a plus de vingt ans, pour parer aux effets électromagnétiques d'une explosion atomique en altitude, et prévenir ainsi un accident général des télécommunications stratégiques.

Si la guerre a été, de tout temps, l'invention de nouveaux types de destruction, la promotion d'une série d'accidents volontairement provoqués – la « machine de guerre » n'étant jamais que l'inversion de la machine productive –, avec la guerre informatique qui se prépare, la notion même « d'accident » est portée à son comble, avec la possibilité inouïe d'un *accident général* qui intégrerait – à l'exemple de la bombe à dépression – un très grand nombre d'accidents de toutes natures.

Accident global et non plus local comme hier, susceptible de stopper la vie d'un continent, si ce n'est de plusieurs à la fois, à l'instar de ce qui menace le fonctionnement de nos ordinateurs, à l'aube de l'an 2000.

Dans le domaine de l'information *warfare*, tout est donc hypothétique, et de la même manière que l'information et la désinformation sont devenues indiscernables, l'attaque ou le simple accident le sont également... Le message n'est pas *brouillé* pour autant, comme c'était encore le cas avec les contre-mesures de l'*electronic warfare*, il est devenu CYBERNÉTIQUE. C'est-à-dire que « l'information » est moins le contenu explicite que la célérité de son *feed-back*.

L'interactivité, l'immédiateté, l'ubiquité, voilà le message véritable de l'émission et de la réception *en temps réel*.

Images et messages numériques importent moins

que leur délivrance instantanée, « l'effet de sidération » l'emporte toujours sur la prise en considération du contenu informatif. D'où le caractère indiscernable et donc imprévisible de l'acte offensif et de la défaillance technique.

Le principe d'indétermination s'étend, dès lors, du milieu quantique à celui d'une stratégie informatique indépendante ou presque des conditions du milieu géophysique où s'exercent pourtant ses effets.

Grâce à la mise en œuvre patiente d'une interactivité étendue à l'ensemble de notre planète, « l'information warfare » prépare la première guerre mondiale du temps, ou plus exactement : *la première guerre du temps mondial*, de ce « temps réel » des échanges entre les réseaux interconnectés.

On le constate donc aisément, l'actuelle mondialisation du marché comporte également trois dimensions : *géophysique, technoscientifique* et *idéologique*, d'où l'inévitable rapprochement à faire entre la volonté des États-Unis de *généraliser le libre-échange global à l'horizon 2010-2020*¹, et la préparation d'une guerre informatique.

Impossible en effet de distinguer clairement la guerre *économique* de l'*informatique*, puisqu'il s'agit d'une même ambition hégémonique de rendre interactifs les échanges commerciaux et militaires².

1. « Quelles limites au libre-échange ? », Martine Laronche, *Le Monde*, 26 mai 1998.

2. Au sujet du contrôle des flux d'imagerie commerciale par le Pentagone, voir l'évolution de la *National imagery and mapping agency*.

D'où les efforts répétés de l'Organisation mondiale du commerce (OMC) de déréguler les différentes souverainetés nationales, avec l'AMI, l'Accord multilatéral sur l'investissement, ou encore le NTM, le *New Transatlantic Market* de Léon Britan.

On ne comprendrait finalement rien à la dérégulation *systématique* de l'économie de marché si l'on ne rapprochait pas cette dernière de celle, *systémique*, de l'information stratégique.

Rendre CYBERNÉTIQUES tous les échanges, pacifiques ou guerriers, voilà le but discret des innovations contemporaines de cette fin de millénaire. Mais ici, la toute dernière « forteresse » n'est plus tant l'Europe de la CEE que le vivant, cet « homme-planète » isolé, qu'il faut à tout prix envahir ou réduire grâce à l'industrialisation du vivant.

Résumons-nous : *guerre totalitaire* hier, où dominait encore le quantitatif, la masse et la puissance de la bombe atomique. *Guerre globalitaire* demain, où le qualitatif l'emportera sur l'ampleur géophysique et démographique, grâce à la bombe informatique.

Non pas « guerre propre » à *zéro mort*, mais « guerre pure » à *zéro naissance* pour certaines espèces disparues de la bio-diversité du vivant¹. Comparable en cela aux « crimes de bureau » d'hier, la guerre de demain se

1. « Les Suisses conviés à un choix de société sur les biotechnologies », Catherine Vincent, *Le Monde*, 27 mai 1998. Pour la première fois, un peuple souverain devait, le 7 juin 1998, se prononcer sur l'initiative « *pour la protection génétique* » qui vise à renforcer la réglementation en matière de manipulations transgéniques.

jouera donc à bureaux fermés mais à laboratoires ouverts, grands ouverts sur l'avenir radieux d'espèces *transgéniques* censées mieux s'adapter à la pollution d'une étroite planète en suspension dans l'éther des télécommunications.

Georges Perec
Espèces d'espaces

Jean-Michel Palmier
Berliner Requiem

Paul Virilio
Vitesse et Politique

Léo Scheer
La société sans maître

Jacques Dreyfus
La ville disciplinaire

Jean Baudrillard
Oublier Foucault

Jean Duvignaud
Lieux et non-lieux

Alain Médam
New York Terminal

Paul Virilio
Défense populaire et luttes écologiques

Jean Baudrillard
De la séduction

Alain Joxe
Le rempart social

CET OUVRAGE A ÉTÉ COMPOSÉ
ET ACHEVÉ D'IMPRIMER POUR LE
COMPTE DES ÉDITIONS GALILÉE
PAR L'IMPRIMERIE FLOCH À
MAYENNE EN SEPTEMBRE 1998
NUMÉRO D'IMPRESSION : 44162
DÉPÔT LÉGAL : SEPTEMBRE 1998.
NUMÉRO D'ÉDITION 523

Imprimé en France